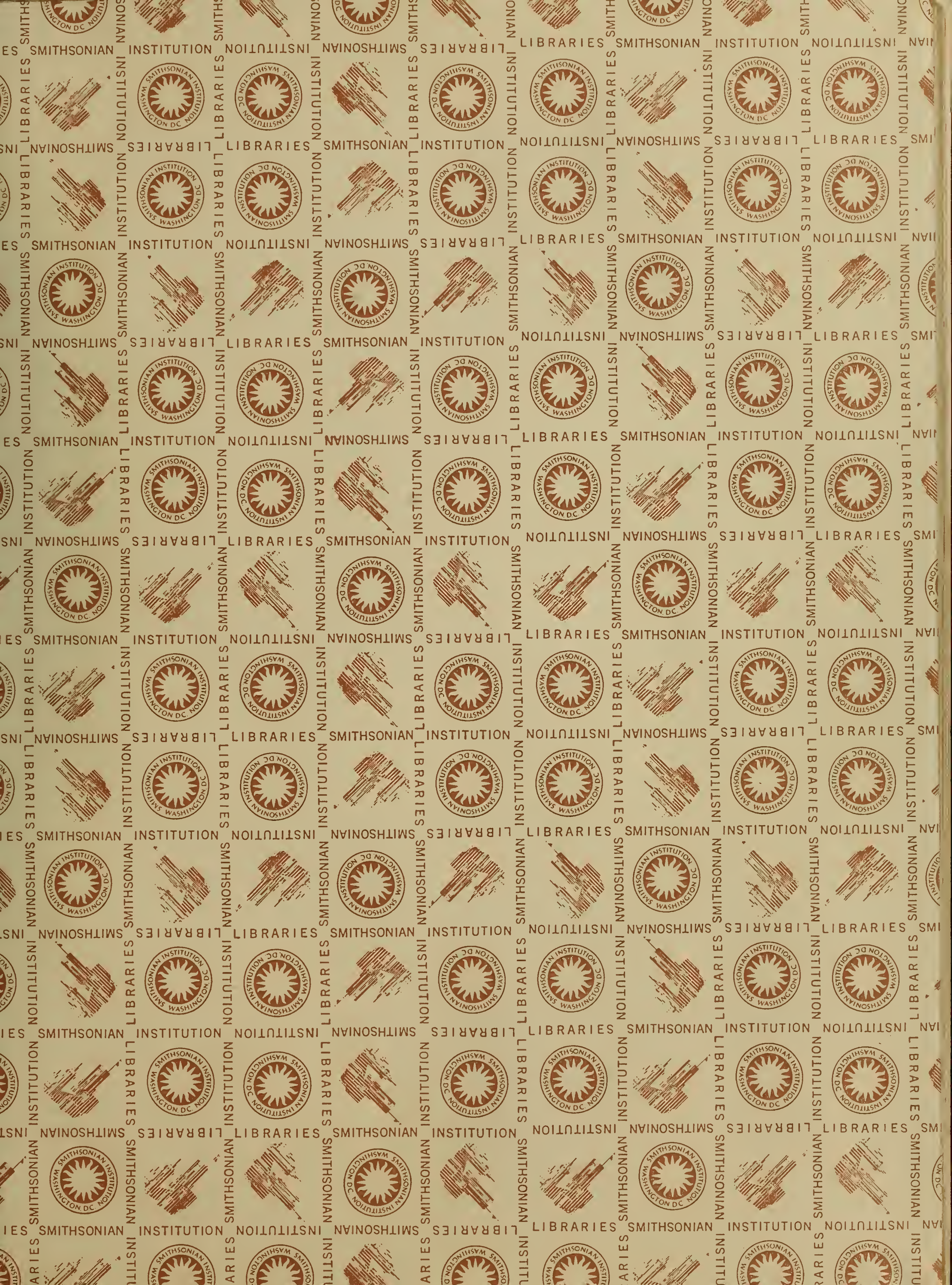



SMITHSONIAN INSTITUTION LIBRARIES

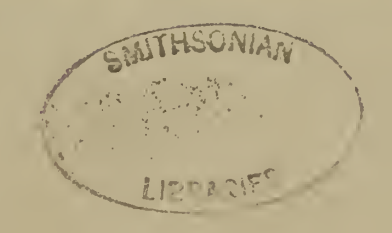

NOTRE COLONIE
LE
CONGO BELGE
ALBUM
PHOTO-PANORAMIQUE
BRUXELLES
Albert DE BOECK
ÉDITEUR
SUCCESSEUR DE LA MAISON D'EDITION
A. CASTAIGNE
265, Rue Royale, 265

# LE CONGO BELGE

# NOTRE COLONIE

# LE CONGO BELGE






BRUXELLES
MAISON D'ÉDITION A. CASTAIGNE
**Albert DE BOECK,** Successeur
265, Rue Royale, 265
1909

# LE CONGO BELGE



L'ÉTAT du Congo, cette œuvre essentiellement belge, est désormais incorporé au patrimoine national.

Celui qui, il y a un demi-siècle, et même moins, eut prédit à nos compatriotes qu'ils posséderaient un jour en Afrique un immense empire colonial, eut certes été traité de visionnaire et de songe-creux. Le rêve qui alors eut semblé insensé est devenu réalité!

Autant nous connaissons les neuf provinces de notre patrie, autant il nous faudra dorénavant connaître notre possession du Congo.

Dans ce livre, nous nous proposons de guider le lecteur à travers les principales régions de notre vaste et superbe colonie africaine; nous voulons mettre véritablement sous ses yeux le Congo belge en miniature, en recourant à une illustration extrêmement abondante et toujours sincère: nous n'avons admis, en effet, que le document vrai, pris sur le vif, le document photographique, reproduit sans l'intermédiaire d'aucune retouche : vues pittoresques, détails du sol, types particuliers, etc.

Nous parcourrons les territoires congolais dans un certain ordre: nous suivrons le fleuve de son embouchure à son haut cours dans la Province Orientale, en faisant au début un léger crochet dans la riche région du Mayumbe; puis, après avoir touché aux grands lacs, nous gagnerons le bassin du Kasaï, le lac Léopold II, pour remonter ensuite le cours de l'Ubangi, celui de l'Uele et atteindre ainsi finalement l'enclave de Lado.

Parti d'Anvers, notre première escale a lieu dans l'île de Ténériffe, l'une des îles Canaries, dominée par le pic de Teyde qui la signale au loin aux navigateurs. Ce pic mesure 3,711 mètres au-dessus du niveau de la mer; c'est un volcan dont la dernière éruption remonte au 5 mai 1704.

L'île de Ténériffe, dont la capitale est Sainte-Croix (Santa-Cruz) où la malle du Congo aborde, est la plus importante des Canaries, tant par le chiffre de sa population que par l'importance de son commerce. Elle occupe une superficie de 2,352 kilomètres carrés et compte une population de 130,000 âmes.



La vallée d'Orotava, située au centre de l'île, non loin du célèbre pic de Teyde, fait l'admiration de l'univers entier. Le climat y est délicieux, d'une douceur et d'une égalité merveilleuses.

Après un arrêt de quelques heures, à Sainte-Croix de Ténériffe, la malle congolaise repart et fait encore quelques très courtes escales à



TÉNÉRIFFE. — LA VALLÉE D'OROTAVA ET LE PIC DE TEYDE

Freetown (Sierra-Léone), Monrovia (Libéria), Accra (Côte d'Or) ou Lagos (Nigérie).

Bientôt — le vingtième jour environ après le départ d'Anvers — le steamer entre dans les eaux jaunes que déverse le fleuve Congo dans l'Atlantique et qui tracent une large bande dans les flots de l'Océan, courant d'eau douce qui à 20 kilomètres des côtes ne s'est pas encore mélangé avec les eaux salines de l'Atlantique.

Cette particularité tient à la masse d'eau du fleuve qui est formidable ; seul le fleuve des Amazones a un débit plus élevé que le Congo, dont le bassin occupe une superficie de 3,800,000 kilomètres carrés (près de 130 fois la grandeur de la Belgique). La longueur de la branche maîtresse est de 4,000 kilomètres environ.

Le Congo reçut des premiers navigateurs le nom de « *Poderoso* » (le Puissant) qu'il échangea pour celui de « *Zaïre* », sous lequel les Portugais le désignent encore souvent aujourd'hui.

Stanley proposa de le baptiser « *fleuve Livingstone* », mais on adopta universellement la dénomination actuelle qui tire son origine du royaume du Congo qui, au seizième siècle, s'étendait sur une notable fraction du bassin inférieur du fleuve.

Des expéditions portugaises, exclusivement mercantiles, pénétrèrent, du seizième au dix-huitième siècle dans l'hinterland, ne nous rapportant que des notions insignifiantes sur la configuration géographique de la contrée, et des renseignements confus sur les habitants. Ces voyageurs n'étaient d'ailleurs poussés que par l'appât de la découverte des mines d'or que des traitants indigènes leur avaient dit exister à l'intérieur du pays.

On ne possédait alors sur le centre de l'Afrique que des connaissances nécessairement fort vagues ; on supposait que le Congo et le Nil avaient pour origine commune, de grands lacs.

Ces conceptions erronées se maintinrent jusqu'à la fin du dix-huitième siècle.

Alors seulement, une expédition scientifiquement organisée s'aventura au cœur du continent sous la direction de José de Lacerda. Partie de Mozambique en 1798, dans la direction des grands lacs, la mission prit brusquement fin par la mort de Lacerda et ses tronçons regagnèrent péniblement la côte.



TÉNÉRIFFE. — LE PIC DE TEYDE

A part une traversée de l'Océan Atlantique à l'Océan Indien sans valeur scientifique aucune, pas un effort sérieux ne fut tenté avant l'année 1816 qui vit la mission anglaise, sous les ordres de Tuckey, s'aventurer sur le fleuve jusqu'à près de trois cents kilomètres des côtes. Puis, ce fut le portugais Graça qui reconnut le pays du Mouata-Yamvo, y pénétrant par la région du Haut-Kasaï.

Les années 1857 et 1858 furent fameuses dans les annales géographiques: la vaillante expédition de Burton et Speke atteignit le Tanganika après des efforts inouïs.

De 1869 à 1872, Livingstone gagne la région méridionale du Tanganika, dont il étudie les affluents, explore les lacs Moero et Bangwéolo, le Lualaba et la Luapula qu'il croit se rattacher au système hydrographique du Nil. Il meurt en 1873 sans avoir malheureusement pu reconnaître son erreur, qui est redressée par Cameron dès 1874 et par Stanley, en 1876-77, au cours de sa mémorable traversée de l'Afrique qui lui prit, de Zanzibar à Banana, environ neuf mois. Il parcourut 11,663 kilomètres au milieu de dangers sans cesse renaissants. La faim, la fièvre, trente-deux combats, la mort de ses trois compagnons blancs, son escorte décimée (115 morts sur un effectif de 356 hommes) rien ne put vaincre son énergie, son sang-froid admirable, rien ne put entamer sa persévérante audace.

La création de l'Association Internationale Africaine, suivie de la fondation du Comité d'Etudes du Haut-Congo, donne une nouvelle et vigoureuse impulsion à la campagne de découvertes.

L'A. I. A. lance successivement, de 1877 à 1885, quatre expéditions, par la côte orientale, à la conquête pacifique du vaste et superbe lac Tanganika.

Pendant ce temps, Stanley revient à la rescousse, supérieurement outillé en hommes et en matériel; il entreprend la remonte du Congo et fonde le poste de Vivi, aujourd'hui abandonné et remplacé par Matadi. De là, après avoir surmonté des difficultés incroyables, il arrive second dans sa course au clocher avec Savorgnan de Brazza pour la possession du Pool (29 novembre 1881).



BANANA. — UN COIN DE LA STATION

Il y crée le poste de Léopoldville, s'aventure sur le haut fleuve (avril 1882), remonte en partie le Kasaï et reconnaît le lac Léopold II, puissamment aidé par la valeureuse pléiade de ses adjoints.

La maladie le frappe cruellement; il regagne l'Europe, pendant que Hanssens et les autres pionniers consolident son œuvre.

En 1883, avec Van Gèle et Coquilhat, l'infatigable Stanley fonde le poste de l'Equateur.

Les reconnaissances se succèdent avec rapidité.

Stanley atteint le Lomami, conquiert l'Aruwimi jusqu'aux chutes de Yambuya et découvre le lac Tumba.

En 1884, Grenfell s'engage dans l'Ubangi, croyant naviguer sur le Congo; il ne s'aperçoit de sa méprise qu'après un parcours de 180 kilomètres. Wolf atteint le Sankuru à la même époque.

Entretemps, Schweinfurt, Lupton, Junker, Casati et Miani avaient successivement pénétré, par la vallée du Nil, chez les Azandé et les Mangbettu et reconnu le populeux bassin de l'Uele que le regretté Van Kerckhove devait occuper par la suite.

De 1884 à 1892, Wissman et Paul Le Marinel explorent le Kasaï; — la Maringa et le Lopori, aux régions gummifères inépuisables, sont reconnus par Van Gèle, Liénard et Lothaire; — Baert suit le cours de la Mongalla jusque Mongwandi et Shagerström poursuit cet itinéraire jusque Banzyville (1892).

La reconnaissance de l'Ubangi, achevée par Van Gèle démontre que l'Uele, que Stanley avait cru être le cours supérieur de l'Aruwimi, est en réalité, le prolongement de l'Ubangi.

De 1898 à 1900, Charles Lemaire explore le Katanga, découvre la source primaire du Congo, reconnaît le pays jusqu'au lac Dilolo, et par ce voyage se classe au premier rang des explorateurs.



BANANA. — UN COIN DE LA STATION



VILLAGE KAKONGO

Dès lors, les persévérants « *Africains* » sillonnent le vaste pays, le bassin entier du fleuve subit les investigations hardies et fructueuses des explorateurs, le moindre affluent du Congo se voit ravir ses secrets si jalousement gardés et la succession extraordinaire et unique des découvertes déroule ses fastes en un geste superbe d'endurance, d'audace, de désintéressement et d'héroïsme.

Aujourd'hui, il n'y a plus guère place pour une seule de ces explorations sensationnelles qui datent dans l'histoire de la conquête géographique du Continent si longtemps demeuré mystérieux.

Mais l'ère des travaux minutieux dans le domaine de l'ethnographie, de la géologie, de la botanique, de la zoologie est ouverte et offre un champ immense, propice aux féconds labeurs qui nous doteront de richesses scientifiques inestimables.



BANANA. — ALLÉE DE PALÉTUVIERS (*Voir le texte*)

A son embouchure, le Congo a une largeur de 13 kilomètres; son bas-cours forme un estuaire parsemé d'îles, dont la principale, l'île de Matéba, a une étendue de 14,000 hectares.

A l'embouchure, sur la rive droite (la rive gauche appartient au Portugal jusque près de Matadi), s'avance une langue de terre sur laquelle s'alignent, à l'ombre des cocotiers, les factoreries et les bâtiments officiels de Banana.

L'aspect de l'entrée de l'estuaire du Congo a souvent été comparé à celui d'un parc silencieux, dont les grands arbres se mirent dans une nappe d'eau huileuse, calme. Les rives sont bordées de palétuviers au feuillage sombre, arbres fort curieux, particuliers aux rives vaseuses du littoral des tropiques. La gravure de la page 10 montre une allée bordée de palétuviers; la photographie de la page 11 donne une idée exacte de l'enchevêtrement extraordinaire et de la disposition spéciale des pieds des palétuviers qui, pour se maintenir dans la vase, émettent de puissantes racines qui, en tous sens, pénètrent profondément dans le sol mouvant et maintiennent les troncs souvent énormes de ces végétaux.

En remontant le fleuve, on s'aperçoit bientôt que le paysage s'appauvrit; au lieu de la végétation touffue des rives et des îles du début, seules des graminées couvrent l'horizon, avec par-ci par-là quelques baobabs au tronc noueux, aux fruits semblables à un gros rat suspendu par la queue.

Nous approchons de Boma; les rives deviennent plus accidentées et la capitale de l'ancien Etat



LES RACINES DES PALÉTUVIERS (*Voir le texte*)

Indépendant du Congo apparaît avec ses constructions rangées le long du fleuve ou bordant les avenues qui escaladent le plateau, où sont érigés presque tous les bâtiments officiels.

De Banana à Boma, et aussi de Boma à Matadi, les îles et les rives du fleuve sont habitées par les Musseronge qui se construisent des huttes sur les branches des palétuviers. Les Musseronge vivent du produit de leur pêche.

Au nord de l'estuaire vivent les Kakongo, dont un village est représenté par la gravure du bas de la page 9.

Boma est la capitale du Congo, depuis le début de l'année 1886. Stanley n'y trouva, en 1879, qu'une demi-douzaine de factoreries dirigées par dix-huit Européens. Aujourd'hui, Boma se développe et se complète rapidement. Nous y trouvons les constructions les plus diverses, depuis les maisons du début en fer ou en bois jusqu'aux édifices et maisons les plus modernes en briques et en pierres.

La ville officielle se profile sur un plateau distant de la rive d'un kilomètre; c'est une succession pittoresque de bâtiments bien ombragés.



BOMA — LE DÉBARCADÈRE

Un tramway à vapeur mène en quelques minutes de Boma-rive à Boma-plateau.

Le chef-lieu de la colonie possède un Tribunal d'Appel, un Tribunal de Première Instance, un Conseil de Guerre.

Boma est la ville officielle par excellence, résidence du gouverneur, du commandant de la Force publique, des magistrats d'Appel, etc.



SUR LE FLEUVE DEVANT BOMA

Un demi-cercle de collines rocheuses, arides, entoure l'agglomération. En aval de la ville, est établi sur la montagne le fort de Shinkakassa qui possède un armement des plus perfectionné et constitue une position redoutable ; les canons du fort battent les trois passes du fleuve en aval de Boma et les deux passes en amont.

L'établissement d'un réseau télégraphique et téléphonique entre Boma et le lac Tanganika, par Matadi,

Léopoldville, les Stanley-Falls et le Manyéma, fut décrété en 1893. Les travaux de construction furent commencés en 1894; au début de 1895, le fil était à Matadi; il atteignait Léopoldville (452 kilomètres) en juillet 1898. La mise en exploitation à cette époque du chemin de fer du Bas-Congo au Pool permet-



BOMA. — UNE AVENUE

tant le transport du matériel nécessaire à la continuation de la ligne télégraphique le long du haut-fleuve, son prolongement immédiat fut décidé jusqu'à l'Equateur; en novembre 1898, elle était à Kwamouth (embouchure du Kasaï); à la fin de 1899, le fil atteignait Coquilhatville. Cette ligne a un développement de 1,200 kilomètres. Elle franchit le Congo à 2 kilomètres en aval de Matadi, en une seule portée de 800 mètres et à une hauteur moyenne de 68 mètres au-dessus du niveau de l'eau; à Kwamouth, elle traverse le Kasaï en deux portées successives de 450 et 670 mètres.

Une autre section du réseau a été construite entre le Lualaba et le lac Tanganika; elle s'amorce à Kasongo et aboutit à Uvira (425 kilomètres). Elle est destinée à être prolongée jusqu'au lac Kivu.

Une ligne télégraphique et téléphonique relie Boma à Lukula (80 kilomètres).



BOMA. — LA FORCE PUBLIQUE

Enfin, pour compléter cet aperçu, ajoutons qu'un cable immergé dans le Stanley-Pool réunit le réseau du Congo belge à la ligne télégraphique du Congo français, de Brazzaville à Libreville, et le met ainsi



BOMA. — JEUNES BŒUFS AU LABOUR



BŒUFS SANS CORNES, A ZAMBI (PRÈS DE BOMA)



POSTE DE LA LUKULA (MAYUMBE)

en communication avec le réseau télégraphique du globe.

Des essais de télégraphie sans fil, effectués entre Banana et Ambrizette (possession portugaise) n'ont pas donné de résultats satisfaisants.

Des communications sont encore établies entre Boma et Banana au moyen de pigeons voyageurs.

A quelque distance de Boma se trouve le poste d'élevage et de culture de Zambi. Dans l'île de Matéba, proche du chef-lieu de la colonie, une société particulière se livre à l'élevage du gros bétail de boucherie; elle y possède un troupeau nombreux et superbe.

A Kalamu, à 4 kilomètres de Boma, une station de culture expérimentale a



LA RIVIÈRE KALAMU (MAYUMBE)

été installée au pied des collines rocheuses d'où la rivière Kalamu(voir ci-dessus)descend en cascades. On s'y est appliqué surtout à des essais de culture de diverses variétés de cotonniers.



CONSTRUCTION DU PONT DE LA LUKI (MAYUMBE)

De Boma part une voie ferrée de 80 kilomètres de longueur, qui mène dans la riche forêt du Mayumbe, jusqu'à la Lukula.

La forêt du Mayumbe, comme toutes les forêts tropicales, abonde en bois de différentes essences. Au milieu de vastes clairières obtenues par le défrichement, nombre d'exploitations agricoles ont été installées ; outre les plantes vivrières: bananiers, manioc, patates douces, etc., on y a établi de vastes plantations de caféiers et de cacaoyers; le cotonnier y prospère également.



UNE EXPLOITATION AGRICOLE AU MAYUMBE
(Le défrichement terminé, on procède à l'établissement d'une plantation de cacaoyers)

La population du Mayumbe est fort dense. La langue des Mayumbe, commune à toutes les peuplades du Bas-Congo, est le fiote.



LE PERSONNEL D'UNE EXPLOITATION AGRICOLE AU MAYUMBE
(Les arbres qui dépassent la masse de la végétation sont des palmiers borassus)



UNE EXPLOITATION AGRICOLE AU MAYUMBE
(Les arbres de la forêt ont été abattus en grande partie et une plantation de cacaoyers et de bananiers a été établie)



PREMIÈRE PHASE DE LA CONSTRUCTION D'UNE HABITATION
(Voir le texte pour l'explication
de cette gravure et des cinq photographies suivantes)

Il nous paraît intéressant d'exposer ici, comment les noirs procèdent, au Mayumbe et dans d'autres régions du Congo, à la construction d'habitations recouvertes de feuilles d'une plante appelée « sarcophrynium ». L'indigène construit tout d'abord (voir première gravure de cette page), une carcasse formée de troncs d'arbres légers, mais solides. Quand cette carcasse est achevée, l'indigène enlève généralement (voir deuxième gravure de cette page) la partie des pièces de bois qui dépasse trop le rebord de la toiture. Vient ensuite la troisième phase de la construction (gravure supérieure de la page 19): sur la charpente, les noirs fixent les rachis (c'est ainsi qu'on nomme le pétiole des feuilles composées, comme celles des palmiers) sectionnés longitudinalement des grandes feuilles d'un palmier, le « raphia », très répandu dans les régions marécageuses du Congo. C'est alors que, quatrième phase (voir gravure inférieure de la page 19), commence le travail délicat; il s'agit, en effet, de fixer sur la charpente les feuilles de « sarcophrynium ». Ces feuilles possèdent à l'extrémité de leur pétiole, une partie dure et résistante de 15 à 18 centimètres de long, que l'indigène fend dans sa longueur et dans le sens du plat de la feuille; la fourche ainsi formée est adaptée au rachis de « raphia » et fixée à l'aide d'une lanière fournie par l'écorce des tiges d'un petit palmier-liane, le « calamus ». Quand il a ainsi fixé à la toiture la première rangée de feuilles, le couvreur congolais applique sur celle-ci la rangée suivante de façon à recouvrir la première sur au moins la moitié de la surface. Le demi-pétiole qui est resté inutilisé est piqué au travers de la feuille qui se trouve au-dessus de lui; de cette façon, la feuille supérieure se trouve accrochée à la feuille inférieure. La deuxième couche de feuilles a subi la même préparation que la première et ainsi, au fur et à mesure que les feuilles sont placées, elles se tiennent, formant un toit étanche. Sur la gravure inférieure de la page 19, on voit sur le toit, plusieurs individus occupés à fixer les feuilles; l'un d'eux tient en main une feuille que l'on aperçoit de face et qui, comparée aux travailleurs voisins, permet de juger des dimensions de ces tuiles végétales. La photographie supérieure de la page 20, représente la même maison vue de profil; on y voit, à gauche et à droite du faîte de la toiture, des noirs qui fixent sur les lattes transversales les feuilles de « sarcophrynium »; ils tiennent entre les dents les liens qui servent

DEUXIÈME PHASE DE LA CONSTRUCTION D'UNE HABITATION

à attacher aux lattes les pétioles des feuilles. Sur le dernier cliché (milieu de la page 20), on voit une série d'habitations entièrement terminées.



TROISIÈME PHASE DE LA CONSTRUCTION D'UNE HABITATION

Plusieurs exploitations agricoles fonctionnent au Mayumbe, nous l'avons dit. Parmi les plantations qu'elles ont faites et qui paraissent appelées à recevoir un grand développement, il faut citer, en premier lieu, la culture du cacaoyer.

Le cacaoyer, cultivé d'abord en pépinière et replanté dès qu'il a acquis une certaine taille, commence à être d'un bon rapport au bout de quatre à cinq ans. Une fois la « cabosse » (c'est ainsi qu'on nomme le fruit) mûre, vient la préparation des fèves. Il faut d'abord écarter les enveloppes externes du fruit et séparer les graines et leur pulpe de l'écorce. La séparation de la pulpe des graines proprement dites est une des opérations délicates de la préparation du cacao commercial. Elle est produite par un microbe particulier qui amène la décomposition de la matière pulpeuse, la rend liquide et permet son enlèvement par lavage ou par simple écoulement au travers des ouvertures pratiquées dans le fond de bacs en ciment ou de caisses en bois où les graines fermentent. Une fois bien fermentées, il s'agit de sécher les graines, chose difficile à obtenir dans les régions tropicales à climat humide; il existe quantités d'appareils à ce destinés, mais en général, lorsqu'on n'a pas à sa disposition de source de chaleur artificielle, on se contente d'étendre les graines au sortir de la fermentation, sur le sol bien battu ou recouvert d'une couche de ciment, et on les laisse là, exposées au soleil. On installe le plus souvent des toits roulants ou des bâches mobiles qu'on peut amener au-dessus des graines mises au séchage, dès que la pluie menace. Lorsque les graines sont suffisamment sèches, on les emballe dans des sacs qui sont portés à un des arrêts du chemin de fer du Mayumbe; le train les emporte et les dépose à Boma d'où les sacs sont amenés par mer sur le marché d'Anvers.



QUATRIÈME PHASE DE LA CONSTRUCTION D'UNE HABITATION

Les plantations de caféiers se composent presque uniquement de l'espèce « coffea liberica » (caféier du Libéria), arbuste à grandes feuilles vert-noir, atteignant dix mètres de hauteur. Les fruits ou « baies », d'un beau rouge vif à mâturité, contiennent deux fèves séparées par un mucilage blanchâtre, sucré. Les fleurs sont blanches, à cinq pétales; elles dégagent un parfum suave qui rappelle à la fois la fleur d'oranger et le



QUATRIÈME PHASE (VUE DE PROFIL) DE LA CONSTRUCTION D'UNE HABITATION

gardénia. Le caféier du Libéria commence à produire dès la troisième année de sa plantation. Le rendement par arbuste, dès la septième année, peut être évalué de 2 à 3 kilos de café sec par an, ce qui représente de 14 à 21 kilos de baies mûres.

Avant d'arriver chez la ménagère, le café doit être soumis à plusieurs opérations. Après avoir été cueillies, les baies sont écrasées pour en retirer les fèves ; celles-ci subissent une légère fermentation qui active la dissolution des matières mucilagineuses qui les entourent, après quoi le café se présente sous la forme d'une fève revêtue d'une enveloppe parchemineuse cassante et blanche ; cette enveloppe est mécaniquement enlevée, et on obtient ce qu'on appelle le « café vert ». Vient ensuite la torréfaction et le café est alors prêt à être moulu.



L'HABITATION ACHEVÉE

Une usine à vapeur affectée au traitement des fèves provenant du Haut-Congo, fonctionne à Kinshasa (Stanley-Pool).

Au poste de Kalamu, nous l'avons dit plus haut, on procède depuis plusieurs années à des essais de culture de différentes variétés de cotonniers. La région équatoriale du Congo ayant été reconnue impropre à toutes les variétés, parce que l'humidité de l'air et la persistance des pluies y entravent la maturation, c'est uniquement au Mayumbe que se poursuivent les expériences de culture du cotonnier. Jusqu'à présent, les résultats obtenus sont assez encourageants.



UNE EXPLOITATION AGRICOLE AU MAYUMBE. — LES HANGARS

Plusieurs sociétés commerciales ont planté des arbres et des lianes à caoutchouc, dans leurs concessions.

Reprenons la voie du fleuve, vers Matadi. Au-delà de Boma, les reliefs des rives s'accentuent, celles-ci se resserrent; les flancs des montagnes sont mis à nu par les pluies diluviennes; d'immenses rocs, bousculés, dressés, noyés dans le fleuve, y causent de grandioses remous; le Congo fait de multiples crochets. Nous sommes entrés dans la région des monts de Cristal qui s'étendent vers l'intérieur du pays jusque bien au-delà du Stanley-Pool. Cette chaîne de montagnes, qui ne présente pas de hauteurs de plus de 800 mètres, a servi jadis de barrière aux eaux de l'ancienne mer intérieure.



LE FLEUVE CONGO ENTRE BOMA ET MATADI

Un coude brusque, encerclé de montagnes, détermine un violent tourbillon: c'est le « Chaudron d'Enfer ». Et tout à coup Matadi, point terminus de la navigation sur le bas-fleuve, apparaît, avec ses habitations rangées en amphithéâtre sur le roc dénudé et farouche.

Quand commencèrent les travaux d'appropriation de la montagne sur laquelle Matadi s'élève aujourd'hui, la nature et le climat semblèrent conjurés pour faire échouer cette entreprise audacieuse. La fièvre décimait les noirs, tuait les blancs, et il paraissait à craindre que l'entreprise avorterait. Mais l'énergie des Belges eut raison des obstacles accumulés par la nature et le climat. Ils ont fait surgir une ville du milieu des rochers, et ils ont su donner aux maisons qu'ils ont accrochées aux flancs de la montagne un aspect attrayant.

Tête de ligne d'une voie ferrée et de plusieurs lignes maritimes, une industrie intense est née; des ateliers de constructions et de réparation ont été construits et sont en pleine activité; la plupart des missions, des sociétés commerciales et les services de l'Etat y ont des dépôts ou des agences. La Compagnie du Chemin de fer a pour quartier général de son administration congolaise la ville conquise sur le rocher.

D'intelligents et persévérants efforts ont même réussi à transformer par endroits en un jardin agréable le roc rébarbatif de jadis. On a foré des trous dans la pierre, on les a comblés de terre végétale et on a forcé la nature à embellir le paysage désolé que connurent, hélas! trop bien, les Belges qui fondèrent la « cité des pierres ».

Un peu en amont de Matadi, le fleuve est barré par les rapides de Yellala qui constituent la



LE FLEUVE ENTRE BOMA ET MATADI. — RIVE PORTUGAISE (NOKI)



LE FLEUVE ENTRE BOMA ET MATADI. — LE CHAUDRON D'ENFER




UNE RUE DE MATADI

première des trente-deux chutes Livingstone, espacées sur un parcours de 360 kilomètres, du Stanley-Pool à Matadi.

A la sortie du Stanley-Pool, l'énorme masse d'eau du Congo, enserrée ou embarrassée dans des rochers sauvages, se précipite en bonds furieux, formant des chutes d'un blanc de neige d'où s'élève un nuage d'eau pulvérisée; des tourbillons s'entremêlent en tous sens, des vagues désordonnées se heurtent, et des îles flottantes, arrachées aux berges d'amont, vont se perdre dans les rapides. Le fleuve descend ainsi en faisant de brusques et incessants détours, à travers un pays sauvage et grandiose, jusque Manyanga où il redevient relativement tranquille sur un trajet de 130 kilomètres, jusqu'à Isangila. D'Isangila à Yellala, soit sur une distance de 90 kilomètres, le fleuve descend de nouveau de rapide en rapide, de chute en chute; à chaque instant, il forme des boucles, bute contre des éperons, fait des coudes presque à angle droit.



MATADI. — LA GARE ET LE PORT



AVENUE D'EUPHORBES-CANDÉLABRES A UNDERHILL, PRÈS DE MATADI

C'est le long de cette partie si accidentée du fleuve que fut créée par Stanley la première route de Vivi (dont l'emplacement se trouve sur la rive droite du Congo, à peu près en face de Matadi) au Stanley-Pool. Ce fut un travail de titans. Il s'agissait d'aplanir un sol rocailleux et tourmenté, couvert de collines de granit, afin d'y faire traîner, de Vivi à Isangila, par des noirs d'énormes chariots, contenant des bateaux démontés ou des marchandises, tâche colossale dans ce pays coupé de rivières et de ruisseaux au-delà desquels il fallait transporter les véhicules. D'Isangila à Manyanga le bief navigable fut utilisé, tandis que de ce dernier endroit jusqu'au Pool un nouveau tronçon de route dût être établi.

Les noirs traînaient les chariots sans un instant de répit, avec des rires et des chants; les chars escaladaient les flancs abrupts des montagnes, descendaient dans les fondrières, traversaient des cours d'eau et les indigènes qui les halaient ne cessaient de se montrer gais et soumis. Le but une fois atteint, c'étaient des hourras, des cris d'enthousiasme. C'est là, dans l'histoire générale du travail humain, un exemple remarquable et fortifiant de la prompte assimilation au travail de peuples barbares.

Dans la suite, le transport par chariots fut abandonné et des porteurs, sous la direction d'un « capita », transportèrent de Matadi à Léopoldville des centaines de mille charges, pesant de 30 à 35 kilos en général. D'autres itinéraires que celui de Stanley furent adoptés, les sentiers



TRAVAILLEURS SÉNÉGALAIS, A MATADI

furent quelque peu améliorés dans les passages les plus difficiles, des cases pour les voyageurs blancs furent élevées d'étape en étape.

Pendant nombre d'années, les courageux noirs parcoururent, la charge sur la tête, la « route des caravanes », ruban de 400 kilomètres de long, à raison de 20 à 40 kilomètres par jour. Lorsqu'ils accompagnaient un blanc — la chose se passe encore ainsi dans le haut Congo, — arrivés à l'étape, ils nettoyaient l'emplacement choisi, allaient chercher de l'eau, trouvaient du bois de chauffage, rendaient cent services, et seulement lorsque le blanc était installé, ces braves gens s'occupaient d'eux-mêmes, faisaient cuire leur rudimentaire repas. Le soir, ils s'étendaient autour des feux, ne demandant qu'une chose : une nuit sans pluie, car lorsqu'il se mettait à pleuvoir, ils devaient se résoudre, sans abri, à se presser les uns contre les autres pour se réchauffer, et alors, pendant les longues heures obscures et froides, accroupis autour des feux éteints, ils gémissaient une interminable psalmodie, disant leur résignation de pauvres gens...



EN RADE DE MATADI

Le voyageur qui suivait la « route des caravanes » croisait chaque jour de nombreux groupes d'indigènes portant de l'ivoire, du caoutchouc, etc., du Stanley-Pool à Matadi, ou retournant du Bas-Congo à Léopoldville, chargés de marchandises d'échange : tissus, verroteries, fils de laiton, etc.

Rien de bizarre pour l'Européen nouveau-venu, comme la rencontre de ces longues files indiennes de deux ou trois cents hommes, le bâton à la main et sur la tête la charge d'ivoire ou le ballot de tissus, tandis que courent à côté des adultes des négrillons porteurs de la « mutété », sorte de panier long et étroit fabriqué au moyen de deux feuilles de palmier, contenant la nourriture pour le voyage; rien de curieux que de les voir, grimpant sur une colline, ou s'enfonçant dans un ravin pour reparaître bientôt.



LA PETITE LUFU, PRÈS DE MATADI
(Au fond, le fleuve dans lequel se jette la petite Lufu)

La nécessité de relier par le rail Matadi, terminus de la navigation maritime, au Stanley-Pool, point de départ de la navigation sur le haut-fleuve et ses affluents, s'est imposée de bonne heure. La conception de la colossale entreprise du chemin de fer dit « des Cataractes », échelon principal de la civi-



VALLÉE DE LA M'POZO (affluent du Congo)
(La voie ferrée de Matadi au Stanley-Pool passe sur la hauteur, à droite, près des habitations)

lisation congolaise, est due à Stanley, l'exécution à une poignée d'hommes vaillants et énergiques à la tête desquels se place le colonel Thys.

Les études, commencées en 1887, furent terminées deux ans après. Les travaux furent attaqués en 1890 et achevés en 1898 : ils entraînèrent une dépense de plus de 80 millions.



MATADI. — UN COIN DE LA GARE

Au départ de Matadi la ligne ferrée est établie en corniche le long du fleuve, puis le long de son affluent torrentueux, la M'Pozo, qu'elle franchit sur un pont en fer. Aussitôt commence la montée de Palabala où, sur un trajet de 7 kilomètres, la voie s'élève de 221 mètres. Après avoir vaincu ce premier obstacle, la ligne ne tarde pas à entrer dans une région moins accidentée. Elle traverse plusieurs rivières importantes et parvient, par de nombreux lacets, au col de Sona-Gongo, à l'altitude de 746 mètres, où les voyageurs passent la nuit. C'est là que la Compagnie du Chemin de fer a créé de toutes pièces un centre nouveau, Thysville, véritable cité-jardin établie dans un endroit très salubre.

Au-delà de Thysville, la voie descend dans la vallée de l'Inkisi, franchit le plateau de Tampa,

gagne la vallée étroite et boisée de la Lukaya, atteint le Stanley-Pool à Dolo et aboutit enfin au 400e kilomètre, à Léopoldville.



UN TRAIN DE LA LIGNE DE MATADI AU STANLEY-POOL

Pendant toute la première période des travaux, l'avancement fut d'une lenteur désespérante à Matadi, le long du Congo et de la M'Pozo, à la montée de Palaballa. Le manque de confort et de vivres frais, l'action débilitante de la température, la difficulté de la tâche, les maladies contagieuses, tout contribua à rendre excessif le taux de la mortalité: sur 4,500 hommes ayant travaillé sur les chantiers de janvier 1890 à mai 1892, 900 succombèrent; à chaque départ les bateaux emportaient des malades par centaines. Ces calamités jetèrent l'effroi parmi les travailleurs; les désertions se multiplièrent, des révoltes éclatèrent; la démoralisation fut complète dans les rangs du personnel noir. La ligne n'était encore qu'au kilomètre 9 que l'on avait dépensé 11 1/2 millions, près de la moitié du capital primitif. Mais dans le personnel dirigeant il ne se produisit pas une défaillance, chacun tant en Europe qu'en Afrique redoubla d'énergie; finalement les passages difficiles furent franchis et la construction se poursuivit allègrement. Des trésors de ténacité et d'intelligence avaient été dépensés, mais le succès était enfin venu couronner les efforts titanesques de nos valeureux pionniers.



UN DÉJEUNER SOUS LES BANANIERS A L'ÉPOQUE DE LA CONSTRUCTION DU CHEMIN DE FER

(Au centre, assis, le colonel Thys)

Mais si le martyrologe de la construction du chemin de fer des Cataractes est douloureusement long, le nécrologe de l'ancien sentier de portage du Bas-Congo au Pool est sinistrement chargé. La brousse a depuis fermé les pistes et effacé les traces de ce cruel calvaire des porteurs indigènes; seuls subsistent des vestiges des sépultures des nombreux blancs et noirs, dont les cadavres, tribut inévitable de toute pénétration coloniale, jalonnent la fameuse « route des caravanes ».



ROUTE DE MATADI AU STANLEY-POOL. — CADAVRE DE PORTEUR ABANDONNÉ DANS LA BROUSSE

La population est très inégalement répartie dans la région dite des cataractes; en général, elle est d'une faible densité; il faut attribuer cet état de choses aux différences de conditions de fertilité du sol et sans doute aussi à la traite qui sévissait encore il y a un demi-siècle.

L'on a souvent accusé les populations qui y vivent d'être dégradées et inintelligentes; s'il est vrai que leur niveau intellectuel a été jadis déprimé par l'odieuse traite et l'alcool que prodiguaient les esclavagistes pour assurer le succès de leur horrible trafic, ces noirs ont des qualités étonnantes d'endurance et de sobriété et nombre d'entre eux sont de précieux auxiliaires du chemin de fer.

Les Babuendi et les Bakongo sont les tribus les plus puissantes de la région des cataractes. Les Babuendi sont de grande taille et se reconnaissent au tatouage représentant un crocodile placé sur le milieu de la poitrine. Les Bakongo se distinguent par l'absence d'incisives supérieures; ce sont des cultivateurs et d'habiles trafiquants; ils sont de mœurs douces, faibles et chétifs, d'une taille au-dessous de la moyenne, mais marcheurs infatigables.

Le costume habituel des hommes et des femmes de la région se compose d'un morceau de tissu entourant la taille. Les coiffures varient à l'infini.

Les habitations sont rectangulaires (voir gravure supérieure de la page 32). Les villages sont construits sans aucun ordre entre la verte frondaison des palmiers et des bananiers.



NAGUÈRE. — EN ROUTE VERS LE STANLEY-POOL
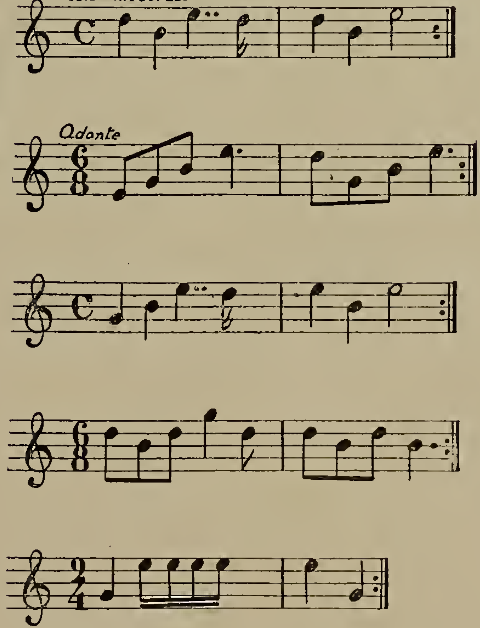


RIVE DU FLEUVE ENTRE MATADI ET LE STANLEY-POOL

L'agriculture est assez avancée; les champs se trouvent ordinairement à une grande distance des centres de population. L'homme libre s'occupe spécialement de l'élevage du bétail; il fait cultiver ses terres par des femmes esclaves. La femme libre s'occupe de la basse-cour.

Le commerce est singulièrement actif; toutes les transactions se font sur les marchés.

L'indigène des cataractes a l'instinct musical plus développé qu'on ne le croit généralement. Il possède un certain nombre d'instruments d'où il tire des sons pour charmer ses loisirs; quand il est en marche il joue de la « Marimba » (voir les airs notés ci-dessous), instrument très primitif constitué par une caisse de résonnance portant à sa partie supérieure une demi-douzaine de lames de fer.

Ces noirs croient à un être suprême, mal défini du reste, qu'ils appellent Zambi; ils ne l'adorent pas. Ils ont une peur réelle des mauvais esprits que seule la puissance du féticheur sait conjurer; aussi l'influence de ce sorcier est effrayante.




AIRS JOUÉS SUR LA « MARIMBA » PAR LES BAKONGO

Dans ces contrées fétichistes à l'excès, les cérémonies funèbres sont extraordinairement compliquées. Le défunt est fumé et conservé dans sa hutte pendant plus d'une année, s'il était un chef ou un homme influent; puis il est mis en terre, enroulé dans une grande quantité de tissus, et forme alors un ballot qui atteint plus d'un mètre de diamètre. Plus le mort est riche, plus il y a à son enterrement de pleureuses et de musiciens et sa sépulture est couverte d'objets les plus imprévus: bouteilles vides, parapluies, etc. (voir la photographie de la page 30).

Il n'y a pas de forêt proprement dite dans la région des monts de Cristal; à peine rencontre-t-on de loin en loin quelques bou-



CIMETIÈRE DE LA RÉGION DES CATARACTES

quets d'arbres couronnant le sommet des collines. Par contre, le fond des vallées est généralement boisé. Les plaines herbeuses sont parsemées d'arbres rabougris résistant péniblement aux incendies annuels. Le manioc est la plante alimentaire caractéristique; puis viennent le maïs, le bananier plantain, etc.; l'ananas tapisse le sol des bois.

Un des arbres curieux qu'on rencontre dans le pays, et dans toute l'Afrique tropicale d'ailleurs, c'est le parasolier (musanga Smithii), dont la gravure de la page 31 reproduit bien l'échafaudage remarquable de ses racines aériennes. Cet arbre atteint quinze mètres de haut.

Les animaux sauvages du moyen-Congo sont relativement peu abondants, exception faite pour l'hippopotame. Les animaux domestiques sont la chèvre, le mouton, le cochon, les poules, les canards, les pigeons. Comme toutes les populations habitant à proximité d'un cours d'eau, les villageois riverains du fleuve ou de ses affluents importants sont de hardis pêcheurs.



SUR LE FLEUVE, ENTRE MANYANGA ET ISANGILA

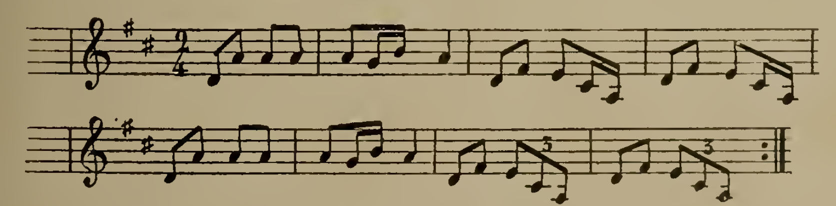
En 1893, les Pères Jésuites s'établirent dans Moyen-Congo, et bientôt de florissantes missions et des fermes-chapelles s'essaimèrent dans la région. Aujourd'hui, la belle station de Kisantu peut être citée comme modèle: des bâtiments spacieux, des salles de classe, une ferme, de belles cultures, une brasserie, une imprimerie, etc., en font un centre d'éducation, un foyer de rayonnement civilisateur.



RACINES AÉRIENNES DU PARASOLIER (MUSANGA SMITHII)

Des missions religieuses sont actuellement réparties dans presque toutes les parties de la colonie. Un bref du 11 mai 1888 érigea le « Vicariat apostolique du Congo belge », confié à la Congrégation de Scheut, comprenant tout le territoire de l'Etat, sauf la partie orientale réservée au Vicariat apostolique du Haut-Congo, où les Pères Blancs d'Afrique étaient établis antérieurement à la fondation de l'Etat du Congo. En 1893, les Pères Jésuites se virent attribuer la Préfecture apostolique du Kwango, avec juridiction sur une partie du district du Stanley-Pool et sur tout le Kwango. En 1898, la partie nord-est du territoire, sous le nom de « Préfecture apostolique de l'Uele », fut assignée à l'Ordre des Chanoines Prémontrés; plus au sud, la mission des Prêtres du Sacré-Cœur, fut érigée, en 1904, en « Préfecture apostolique des Falls ». Une subdivision a encore été créée en 1901 par l'érection de la Préfecture apostolique du Haut-Kasaï, administrée par des missionnaires de Scheut. Les Trappistes, arrivés en 1894, ont constitué sur la rivière Ruki (Equateur), plusieurs centres de culture; les Rédemptoristes, d'abord appelés à assurer le service religieux aux agents blancs et aux ouvriers chrétiens occupés à la construction de la ligne du chemin de fer, évangélisent actuellement les districts de Matadi et des Cataractes; enfin, la mission anglaise catholique de Mill Hill possède des établissements dans le bassin de la rivière Lulonga (Equateur). Les congrégations de religieuses établies au Congo sont : les Sœurs de la Charité de Gand, les Sœurs de Notre-Dame, les Trappistines, les Sœurs de Notre-Dame d'Afrique et les Sœurs du Sacré-Cœur de Marie, d'autres encore.

Le nombre des missions protestantes est considérable. Dès 1877, la Société des Baptistes anglais se fixa dans le Bas-Congo; puis, successivement, dix sectes protestantes créèrent des établissements nombreux: la London Missionary Society (actuellement transférée en territoire anglais), la Mission luthérienne Suédoise, l'American Baptist Union, la Bischop Tailor's self supporting Missions, la Congo Balolo Mission, l'International missionary Alliance, l'American Southern presbyterian Mission, la Mission presbytérienne écossaise d'Arnot, les Seventh Day Baptists.



CHANT DES PAGAYEURS DU FLEUVE, ENTRE MANYANGA ET ISANGILA.



HABITATION ET INDIGÈNES DE LA RÉGION DES CATARACTES



CAMPEMENT DANS UN VILLAGE DU MOYEN-CONGO
(La présence de personnages au pied du grand arbre du centre permet de se rendre compte par comparaison des dimensions de cet arbre)



LA BROUSSE, PRÈS DE LÉOPOLDVILLE

Avant de couper une partie des monts de Cristal pour atteindre la mer, les eaux du fleuve s'épanchent largement, sur 450 kilomètres carrés: c'est le Stanley-Pool. Au nord-est de cette superbe expansion lacustre, sur la rive française, éclate la vive lumière des falaises blanches dites de Douvres, suivies de plateaux mamelonnés où les savanes se prolongent à perte de vue, coupées par de sombres ravins et par les bouquets de palmiers des villages indigènes. Sur la rive gauche, la rive belge, s'étend en large demi-cercle, la plate-bande qui faisait anciennement partie du lit du fleuve; au delà, une chaîne de hauteurs boisées dominées par le pic Mense; près de l'eau, des groupes de baobabs se dressent monstrueux, donnant au paysage une note caractéristique. Au centre, l'île boisée de Bamu, appartenant à la France.

La prise de possession par l'Europe de ce merveilleux port intérieur est venue réveiller ce large bassin où aboutissent toutes les eaux du réseau du haut-Congo, de son immobilité millénaire, et Léopoldville, Brazzaville, Kinshasa et Dolo ont surgi, apportant le bruit et l'activité, là où régnait jadis un solennel silence. Sur les eaux du Stanley-Pool vont et viennent maintenant de nombreux steamers, descendant du haut fleuve ou s'y rendant, et à la sirène des bateaux à vapeur répond, de la rive, le sifflet des locomotives manœuvrant dans les gares de Dolo et de Léopoldville.



LÉOPOLDVILLE. — LE DÉBARCADÈRE DU CHEMIN DE FER



LÉOPOLDVILLE. — LE STANLEY-POOL. (A l'horizon, la rive française)

Léopoldville est, nous l'avons dit, la tête de ligne de toutes les voies de communication du haut-Congo; là vient se souder à un réseau navigable de 15,000 kilomètres, le chemin de fer des Cataractes qui met le monde entier en relation avec les postes reculés de la partie orientale de notre empire africain. Des travaux publics considérables ont fait de Léopoldville un port supérieurement outillé; en effet, on y trouve des quais en eau profonde, des docks, des élévateurs pour la réparation des steamers, un chantier de constructions navales, un chemin de fer auto-moteur, un service d'alimentation d'eau potable, l'éclairage public à l'électricité, etc. De larges avenues et de confortables constructions ont remplacé les allées étroites et les huttes de jadis. Des jardins légumiers et le troupeau de bétail de Dolo assurent le ravitaillement de la ville.



AU STANLEY-POOL. — APRÈS LA CHASSE

Le peuple Bateke occupe toute la région du Stanley-Pool. Les Bateke forment une race remarquable, de taille petite, mais au système musculaire développé. Ce sont de très actifs et très habiles intermédiaires commerciaux; ils gardent jalousement le monopole des transactions sur le Stanley-Pool.

Comme beaucoup de peuplades congolaises, les Bateke prisent énormément comme ornement, la poudre rouge nommée « Ngula », dont ils se couvrent le corps dans toutes les circonstances marquantes de la vie indigène; ils obtiennent ce produit en râpant certains bois séchés. La gravure de la page 36 montre une femme bateke procédant à la préparation du « Ngula ».



LÉOPOLDVILLE. — AVENUE DU ROI-SOUVERAIN



ÉTABLISSEMENT D'ÉLEVAGE DE DOLO, PRÈS DE LÉOPOLDVILLE
(Au fond, le Stanley-Pool)

Dans toute la région du Stanley-Pool, la base de l'alimentation est le manioc sous ses différentes préparations. En écrasant la pulpe au moyen d'un caillou sur une sorte de meule, pétrissant avec de l'eau la farine obtenue, faisant cuire cette pâte au bain-marie, on en fait de la « chikwangue »; la farine se pré-




pare en purée; les jeunes feuilles, écrasées dans un mortier et cuites avec de l'huile de palme et du poivre indigène, entrent pour une forte part dans la nourriture du noir; elles l'aident à manger plus facilement sa « chikwangue ». Les naturels mangent encore des arachides, des semences de courges, du maïs, des bananes, de la canne à sucre, des safous, etc. Le poisson est particulièrement estimé; il est d'ailleurs excellent; on le mange séché, fumé ou préparé en « mohanbe », c'est-à-dire à l'huile. Les noirs mangent aussi la chair — déposée directement sur la cendre du foyer et exposée ainsi à l'action du feu jusqu'à ce qu'elle soit en quelque sorte carbonisée — des animaux suivants: chèvre, porc, antilope, hippopotame, rat, chat sauvage, zibizi, etc. Ils adorent manger des criquets, des chenilles, des fourmis, des vers blancs; ces derniers surtout sont très estimés. Pour boisson, ils ont la sève fermentée du palmier élaïs ou du palmier borassus, la bière de maïs et celle de canne à sucre.



SUR LE FLEUVE, EN AMONT DU STANLEY-POOL

Les cases bateke ont la forme d'un rectangle à pignon; les parois sont de véritables chefs-d'œuvre de vannerie; les toits, de forme originale, sont couverts d'herbes.



UNE STATION DU HAUT-CONGO. — LE PERSONNEL

En amont du Stanley-Pool, jusqu'à quelque soixante-dix kilomètres en amont du confluent du fleuve et du Kasaï, le cours du Congo est de nouveau resserré entre des contreforts des monts de Cristal. Les sommets des collines sont partout arrondis et couverts de clairières d'herbes ressortant sur le vert sombre des bois et semblables à des coupes systématiques, tant leurs contours sont rectilignes. Le long de la rive gauche, quelques vallées plus larges déterminent des plaines basses; la rive droite est plus sauvage et beaucoup moins habitée que la gauche.

A Kwamouth, le Congo reçoit à gauche le Kasaï qui lui apporte un tel volume d'eau que, dans le même lit, les deux rivières coulent pendant plusieurs heures avant de mélanger leurs flots: ceux du Congo restant brunâtres, ceux du Kasaï, limoneux.

Les principales populations de cette partie du Congo sont, outre les Bateke qui s'étendent jusqu'au-delà du bas Kasaï, les Bayanzi qui, bien que peu agréables d'aspect par suite de leur tatouage et de leur peinture, sont physiquement bien constitués, d'une taille au-dessus de la moyenne, avec une musculature très développée; ce sont des commerçants fort adroits; ils sont très turbulents et très belliqueux; — les Wambundu, peuple de cultivateurs



SPÉCIMEN DE TATOUAGE DORSAL

(Les tatouages sont obtenus, soit par des entailles faites au couteau soit par des piqûres; on injecte dans les plaies une substance irritante, puis, au bout de quelques jours, on laisse cicatriser).



DÉPART D'UN STEAMER DANS LA RÉGION DES BAPOTO (DISTRICT DES BANGALA)

aux mœurs douces; — les Babuma, potiers très habiles et négociants actifs; — les Banfumu, race vigoureuse, mais encore fort barbare.

Avant de nous enfoncer plus avant dans le continent africain, disons ici quelques mots du service de navigation organisé sur le haut fleuve et ses affluents.

La flottille fluviale compte de très nombreuses embarcations à vapeur d'une capacité de transport variant de 5 à 500 tonnes. Les steamers sont alimentés au moyen de bois; à part de rares exceptions, ils sont à fond plat, à roue arrière, du type dit « sternwheel ».

Les bateaux remontent le Congo de Léopoldville à Stanleyville, où des chutes coupent le fleuve; au-delà des Stanley-Falls, des bâtiments à vapeur assurent le service entre Ponthierville et Sendwe; plus loin encore, le Congo-Lualaba présente d'autres biefs navigables. Les principaux affluents et sous-affluents du fleuve sont remontés par les bateaux venant du Stanley-Pool; lorsque des barrages rocheux interrompent la navigation, au-delà de l'obstacle de petits vapeurs à faible tirant d'eau ont été lancés.



UN POSTE DE BOIS SUR LE HAUT-CONGO
(Ces postes sont chargés d'assurer le renouvellement de la provision de combustible des steamers)



SUR LE FLEUVE (DISTRICT DE L'ÉQUATEUR)



UNE RIVIÈRE DE LA GRANDE FORÊT



TRAVAILLEURS APPORTANT DES RACHIS DE PALMIER-RAPHIA DESTINÉS A LA CONSTRUCTION D'UNE TOITURE

De l'entrée du fleuve dans la région des monts de Cristal jusqu'aux Stanley-Falls, les rives du Congo présentent un aspect à peu près uniforme; il traverse la grande forêt équatoriale et s'y épanche en une nappe d'une largeur de 3 à 20 kilomètres, d'où émergent des îles couvertes de forêts, enchevêtrées de lianes donnant à la luxuriante verdure tropicale des airs de cascade; de nombreux palmiers dressent leur tête gracieuse. La nature y est d'un charme étrange, mélancolique, d'une monotonie éternelle et que pourtant l'on peut contempler sans jamais se lasser. Près d'atteindre sa course extrême vers le nord, le Congo s'élargit encore et forme deux pools allongés: celui de Bumba, long de 130 kilomètres, large de 45, celui d'Umangi, long de 120 kilomètres, large de 35. Ce n'est plus alors un fleuve, mais un bras de mer, plus large que le Pas-de-Calais.

Sur sa rive droite, le Congo reçoit l'Aruwimi, l'Itimbiri, la Mongala et l'Ubangi; sur sa rive gauche, le Lomami, la Lulonga, l'Ikelemba, le Ruki et le déversoir du lac Tumba. La plupart de ces rivières se confondent dans leurs bas cours avec les chenaux que forment les îles du Congo; aux eaux hautes, elles débordent, envahissent la forêt, formant de vastes marécages.



CONSTRUCTION D'UNE TOITURE AVEC DES RACHIS DE PALMIER-RAPHIA

La forêt équatoriale que traverse ainsi le fleuve, couvre toute la partie centrale de la colonie, immense contrée plate, sillonnée par une multitude de rivières au cours sinueux. La forêt occupe ce pays tout entier; seules quelques éclaircies, souvent traces d'anciens défrichements indigènes, forment des clairières. Elle est riche en essences diverses: bois précieux, bois de teinture, de construction, de chauffage; l'arbre à gomme copal, la liane à caoutchouc, d'autres arbres à résine, à huile, à gomme, se



DANS LE HAUT-CONGO. — INDIGÈNES DE LA RIVE FRANÇAISE



BASE DE FAUX-COTONNIER
Eriodendrun anfractuosum. — Cet arbre fournit le kapok

rencontrent presque partout. Représentez-vous, a dit Stanley, un de ces bois d'Ecosse, ruisselant de pluie et constituant la basse futaie d'une forêt, dont les grands arbres atteindraient de 30 à 45 mètres d'élévation. Représentez-vous un amas inextricable de ronces et d'épines ne recevant jamais la lumière du soleil; des ruisseaux serpentant paresseusement à travers les profondeurs de cette jungle; parfois une rivière profonde. A l'ombre des grandes essences se développent des milliers d'arbustes; sur beaucoup d'arbres on trouve des orchidées aux fleurs admirables; d'innombrables lianes serpentent, s'enroulent autour des troncs, qu'elles finissent parfois par étrangler (voir gravure du bas de cette page), s'accrochent au moyen d'épines crochues, de racines-crampons ou de vrilles, et arrivent ainsi à grimper jusqu'aux cimes; leurs tiges affectent des formes curieuses: tantôt ce sont des tiges aplaties qui rampent sur la terre, puis se relèvent vers le ciel pour atteindre le dôme de verdure, tantôt ce sont des câbles gigantesques tendus jusqu'aux branches les plus élevées des arbres et retombant en courbes gracieuses.

Le climat de la forêt est essentiellement humide.

La faune sauvage, habitant cette vaste contrée, est plutôt restreinte. Si l'on y rencontre la plupart des animaux communs à toute l'Afrique tropicale, il n'y a guère que les éléphants et toute la gamme des singes, dont le chimpanzé, qui soient abondants. Par contre, les infiniment petits, insectes de tout genre, sont si nombreux qu'il faudrait un livre entier pour les citer. Une calamité pour les voyageurs traversant la forêt, sont les fourmis rouges et noires marchant en formidables caravanes.

Les rivières sont toujours très poissonneuses; les hippopotames et les crocodiles pullulent dans les criques marécageuses et d'innombrables bandes d'oiseaux aquatiques viennent aux eaux basses peupler les bancs de sable.

La faune domestique est peu riche: chèvres, poules.

La grande forêt est habitée par des populations ayant toutes les mêmes caractères généraux. Soustraites aux influences étrangères, elles ont conservé intactes les mœurs des primitifs, sont barbares et cannibales, se tatouent étrangement le corps et le visage de marques en relief; elles sont peu vêtues. Nous examinerons successivement, plus loin, les principales de ces races.

Le faux-cotonnier, dont les photographies ci-contre montrent de beaux spécimens, abonde dans la grande forêt; il est reconnaissable aux contreforts de la base du tronc, qui lui permettent de résister aux ouragans si violents des régions tropicales. Il n'est pas rare de rencontrer des faux-cotonniers dont la base du tronc mesure de 6 à 7 mètres de diamètre et qui, à 7 mètres de hauteur, ont encore un



TRONC DE FAUX-COTONNIER ENLACÉ PAR UN FICUS
(Ce ficus, ou « figuier du diable », parvient à étouffer les arbres auxquels il s'attache)



DANS LA FORÊT TROPICALE (BASSIN DE L'ARUWIMI)

diamètre de 1 m. 60. Parmi les produits de cet arbre, dont le nom scientifique est « eriodendron anfractuosum » ou « ceiba pentendra », il faut citer en premier lieu la ouate, extraite des gousses, et connue sur tous nos marchés européens sous le nom de « kapok »; en second lieu, viennent l'huile et le tourteau.


Séchage en plein air de poterie.

Le « kapok » sert à rembourrer des coussins, des matelas, etc. Grâce à sa légèreté, il peut soutenir sur l'eau trente à trente-cinq fois son poids; c'est ainsi que 2 à 3 kilogrammes suffisent pour maintenir sur l'eau un homme de corpulence moyenne; le « kapok » est donc, par sa flottabilité, de beaucoup supérieur au liége qui ne peut supporter que cinq fois son poids, aussi les marines allemande, anglaise et russe ont adopté ce produit pour la fabrication de leurs bouées de sauvetage.

Les arbres à gomme copal existent en grand nombre dans la forêt centrale congolaise. Il y a deux sortes de gomme copal: la verte, récoltée fraîchement à l'arbre, et la gomme fossile que l'on trouve enfouie dans la terre. La gomme verte, d'une faible dureté, est peu estimée par l'industrie européenne. Plus ancien est le copal mûr ou fossile, plus dur et par suite plus précieux il est. On utilise le copal dans la fabrication de vernis.


CHIMPANZÉS TUÉS DANS LA GRANDE FORÊT

Le copal doit être récolté pendant la saison sèche; il doit être exposé au soleil et au vent; le lavage et le triage se font sur place. La récolte et le transport demandent certaines précautions, sous peine de diminuer la valeur de la marchandise.

Parmi les arbres les plus utiles de la flore équatoriale, signalons le palmier élaeïs, qu'on rencontre d'ailleurs presque partout au Congo. Il donne ses feuilles pour couvrir les huttes, ses fibres pour tisser des pagnes et des nattes, son huile qui remplace le beurre chez l'indigène, sa sève qui constitue un breuvage délicieux (le « malafou » ou vin de palme), etc.



UNE CLAIRIÈRE DANS LA FORÊT TROPICALE

La principale richesse de la grande forêt est constituée par les plantes qui produisent le caoutchouc.

Les nombreuses variétés de caoutchouc qui arrivent à Anvers venant de notre colonie, ne sont pas extraites d'une seule espèce de plantes. Pendant fort longtemps on attribua tout le caoutchouc produit à une liane forte, à grandes fleurs blanches, à fruits jaunes ou rougeâtres, de la grosseur d'une orange, et dont la pulpe acidulée est très estimée par le nègre. Cette liane est le « landolphia florida » répandu dans toute la zone tropicale de l'Afrique. Sans doute fournit-elle une part du caoutchouc congolais, mais la majeure partie de la gomme qui nous arrive du Congo provient d'autres lianes du même genre: des « landolphia owariensis, Klainei, Droogmansiana, Gentilii », du « clitandra Arnoldiana », etc.

L'indigène récoltait primitivement le « latex » (lait propre à certains végétaux, dont les plantes caoutchoutifères) dont il extrayait ensuite le caoutchouc, en entaillant irrégulièrement les tiges des lianes, d'où s'écoulait dans un récipient en terre, le suc laiteux.



LIANE A CAOUTCHOUC (Voir le texte)

Pour transformer ce lait en la masse jaunâtre, rougeâtre ou noirâtre constituant le caoutchouc tel que nous le connaissons en Europe, il ajoutait des sucs végétaux, coagulant plus ou moins rapidement le latex; pressant ensuite entre les mains le produit ainsi obtenu, il en exprimait les parties encore liquides, il obtenait des boules ou des gâteaux qu'il faisait sécher. D'autres fois, il laissait simplement reposer le latex dans un vase percé à sa partie inférieure d'un petit trou qu'il bouchait; au bout de peu de jours le caoutchouc s'était coagulé à la surface, sous l'aspect d'une pellicule semblable à la crême qui se forme sur le lait; il suffisait alors au noir ingénieux de déboucher l'ouverture inférieure du pot, pour laisser écouler la partie demeurée liquide. Dans certaines régions, l'indigène recueillait le latex dans le creux de la main, s'en enduisait le corps dont la chaleur naturelle amenait la coagulation; il obtenait ainsi de minces plaques d'un caoutchouc d'une grande pureté. D'autres noirs, prenant pour noyau une petite brindille, y enroulaient un fil imperceptible qu'ils



SAIGNÉE D'UNE LIANE A CAOUTCHOUC POUR EN EXTRAIRE LE LATEX (Voir le texte)

tiraient de la plante incisée comme on retirerait la soie de la glande d'un ver à soie; ils en formaient ainsi des fuseaux ou des boules dans lesquels ils avaient soin de fourrer un morceau d'écorce ou une petite botte de feuilles pour en augmenter l'épaisseur. Plus souvent, on laissait tout simplement le latex s'écouler à terre et durcir ainsi.



COAGULATION ET ÉTENDAGE DU CAOUTCHOUC (Voir le texte)

Actuellement, la récolte du latex est réglementée et, généralement, l'indigène a abandonné les procédés à résultat plus ou moins défectueux pour l'une ou l'autre des méthodes patronnées par les autorités: coagulation par le jus de l'herbe nommée « bossanga », précipitation du latex dans de l'eau en ébullition, etc.

Il existe des espèces de lianes qui donnent un caoutchouc inutilisable.

On a constaté aussi un phénomène extrêmement singulier: celui que présente une variété de liane dont certains pieds donnent du bon caoutchouc et d'autres un produit sans valeur aucune. Si étrange que puisse paraître ce fait, il est réel et consigné dans des rapports de spécialistes. La photographie du haut de la page 44 montre un indigène occupé à étirer le caoutchouc très élastique produit par le latex, coagulé spontanément dans l'incision faite à une superbe liane de 14 centimètres de diamètre. Sur une longueur de 2 mètres le latex provenant des incisions se coagulait très rapidement par n'importe lequel des procédés habituellement en usage, et même spontanément; à partir de 2 mètres de hauteur, de toutes les entailles pratiquées sur les ramification de la même liane, il ne sortait qu'un latex inutilisable.

SÉCHAGE DES GALETTES DE CAOUTCHOUC (Voir le texte)

La gomme nommée « caoutchouc des herbes » est obtenue par le battage des rhizomes (tiges souterraines) de plantes herbacées qui poussent dans la brousse, surtout en dehors de la grande forêt vers le Kwango. Le caoutchouc des herbes est préparé par




EMBALLAGE DU CAOUTCHOUC (Voir le texte)



EALA. — PLANTATION D'ARBRES A CAOUTCHOUC (IREH)

un procédé spécial, qui a déjà été appliqué cependant à l'extraction du caoutchouc de liane: les enfants vont récolter dans la plaine de très longs rhizomes; ces rhizomes qui ont la grosseur du doigt, sont exposés au soleil pendant cinq ou six jours, puis plongés pendant une dizaine de jours dans l'eau froide afin de les rouir; ils sont ensuite battus à l'aide de forts morceaux de bois; ce qui reste est bouilli puis battu de nouveau afin d'épurer davantage.



EN PIROGUE SUR UNE RIVIÈRE DU DISTRICT DE L'ÉQUATEUR
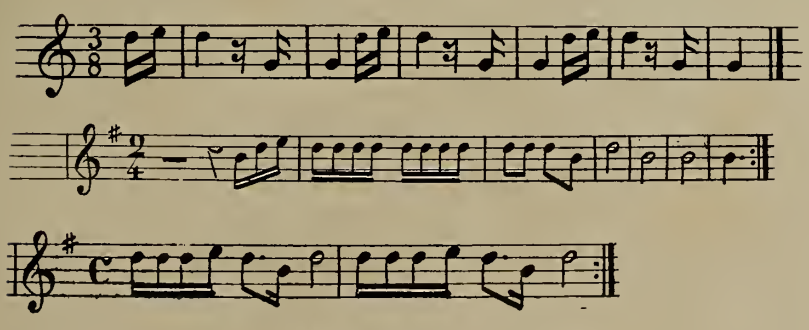
Commençons la visite des différentes contrées de la grande forêt par la région administrativement désignée sous le nom de district de l'Equateur.

Le chef-lieu du district est Coquilhatville, situé sur le fleuve, station aux larges avenues, aux jolies maisons en briques, reliée à Léopoldville et Boma par une ligne télégraphique et téléphonique (1,200 kilomètres).



LA RIVE A COQUILHATVILLE, CHEF-LIEU DU DISTRICT DE L'ÉQUATEUR

A quelques kilomètres de Coquilhatville, sur le Ruki, se trouve l'établissement d'Eala, qui comprend un jardin botanique, un jardin d'essai, des serres à reproduction, une ferme modèle, de grandes plantations, de beaux pâturages. De vertes pelouses sur lesquelles paît un nombreux bétail, où s'ébrouent de fins chevaux de race, sont parsemées de bosquets; de larges allées aux courbes gracieuses invitent à parcourir le jardin. Un personnel choisi, y procède à des essais d'acclimatement d'ar-



CHANT DES PAGAYEURS DE L'ÉQUATEUR



ACHAT DU CAOUTCHOUC DANS UN POSTE



A LA DERNIÈRE MODE DE COQUILHATVILLE

bres à caoutchouc, de plantes précieuses pour leurs qualités alimentaires ou leurs produits: gommes, parfums, etc. L'établissement d'Eala a rendu et rend chaque jour encore de nombreux services.

Les principales peuplades de l'Equateur sont les Mongo, les Gombe et les Bokote.

Les Mongo habitent l'intérieur des terres depuis la haute Lulonga jusqu'à la haute Busira. Leur tatouage est très particulier: un gros point, parfois deux, en forme de loupes, superposés entre les yeux; des croissants, également superposés, sur les tempes. Les villages mongo sont entourés de superbes bananeraies.

Les Gombe — « gombe » dans la langue indigène veut dire « gens de l'intérieur » — comprennent des tribus sauvages et puissantes, vivant dans la Lulonga (et aussi dans la région des Bangala, en arrière du fleuve, depuis l'Ubangi jusqu'à l'Itimbiri). Les tribus gombe se servent d'un dialecte très difficile à comprendre. Leurs tatouages, affreux, donnent à la physionomie, l'aspect le plus repoussant; certains sont composés de lignes de gros points partant des tempes, aboutissant à la commissure des lèvres et se continuant quelque peu vers le bas du visage; deux autres rangées ornent le front transversalement. Il en est dont la figure est entièrement couverte d'une infinité de petites entailles; nous verrons plus loin que ce tatouage ressemble à celui des Bapoto.

Les Bokote qui habitent le long des cours d'eau, ont en petit le



POSTE COMMERCIAL (DISTRICT DE L'ÉQUATEUR)

(L'arbuste du milieu est un lilas; à son pied se trouve une rangée d'ananas; à droite de la gravure, un papayer dont les fruits, semblables à de petits melons possèdent une chair excellente qui, grâce aux propriétés de son suc, favorise la digestion de la viande.)

tatouage des Bangala: crête sur le front et feuilles de palmiers aux tempes; ils parlent la langue bobangi, très répandue le long du fleuve. Les plus connus des Bokote sont les Wangata, riverains de l'embouchure du Ruki. Les Wangata, quoique assez bien constitués, ne sont pas robustes; leur taille est moyenne; ils ont les dents limées, au point que leur écartement est de plusieurs millimètres.

En général, chez tous ces peuples, l'homme s'est réservé la cueillette des fruits du palmier, du bananier; il pêche, pérore et fait la guerre. La femme s'occupe du ménage, cultive les champs, va chercher le bois et



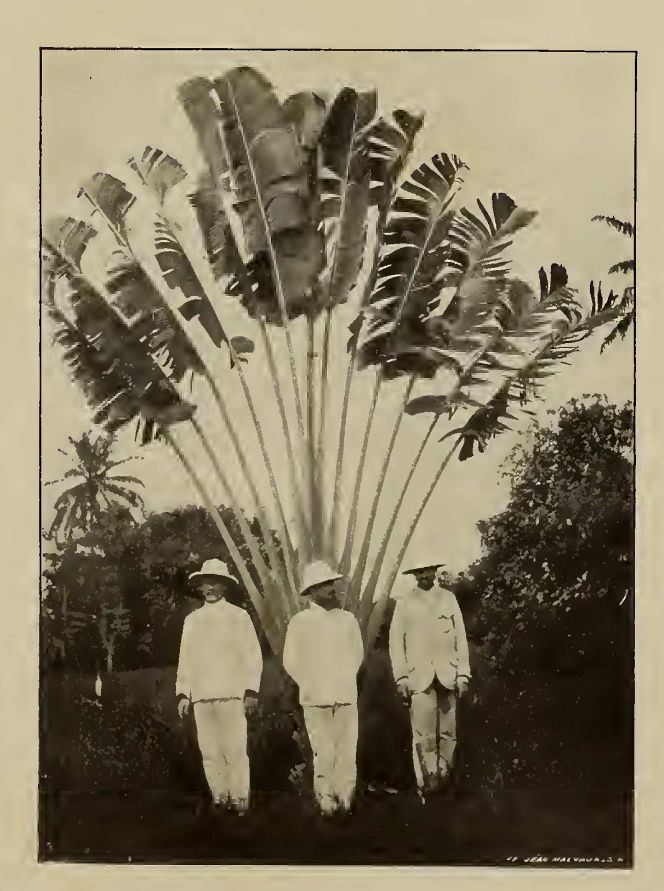
EALA. — LA FERME MODÈLE

l'eau, confectionne les poteries et les vanneries.

Sauf de très rares exceptions, les indigènes de l'Equateur ne se lavent jamais. Comme ils s'enduisent le corps d'huile et de poudre rouge de « ngula », on comprend qu'ils n'embaument pas. Seuls les enfants à la mamelle sont baignés; matin, midi et soir, les tenant par un bras, la mère les plonge dix et vingt fois dans la rivière De temps à autre, peut-être une fois par mois, le noir procède à sa toilette. Pour cette grave opération, les femmes s'assistent mutuellement; quant aux hommes, ils prennent une attitude renversée et se livrent aux mains de leurs épouses. La personne à parer est d'abord soigneusement raclée à l'aide d'une petite lame de fer; les sourcils et la barbe sont rasés, les cils sont enlevés; puis les cheveux sont défaits, démêlés, joints et recoiffés en nombreuses nattes très minces terminées d'une façon fantaisiste par des tresses; enfin tout le corps est à nouveau enduit d'huile de palme et de « ngula ».



EALA. — LE BÉTAIL AU PATURAGE



EALA. — L'ARBRE DU VOYAGEUR

(Les gaines des feuilles du « ravenala » ou « urania superbe » s'emboîtent et forment ainsi une sorte de réservoir, toujours rempli d'une eau très fraîche, où va se désaltérer le voyageur; ce qui a fait donner à ce végétal d'un port superbe, le nom d' « arbre du voyageur »).

Des spécialités se chargent de produire les tatouages des jeunes filles et des jeunes gens.

Le costume ordinaire des hommes consiste en une pièce de tissu indigène passant entre les jambes et retenue devant et derrière par une étroite ceinture. les jours de gala, le pagne est recouvert d'un jupon arrivant à mi-jambe. Le pagne des femmes est très rudimentaire. Les femmes abusent des bijoux; elles en portent au cou, aux poignets, à la cheville; elles ont des jambières en métal remontant jusqu'aux mollets, des brassières et surtout un énorme collier de laiton, charge écrasante que ces malheureuses doivent porter toute leur vie; il est de ces colliers qui pèsent bien au delà de dix kilogrammes!

Les habitations sont rectangulaires avec toit à deux pentes; parois et toit sont recouverts de feuilles de palmiers. Chez les Bokote, les huttes forment deux rangées parallèles à la rive, dont elles sont séparées par un rideau d'arbres; les groupes d'habitations se succèdent à une centaine de mètres l'un de l'autre, réunis par un sentier courant dans la brousse. Chez les Mongo, les huttes sont accolées par leurs pignons; elles sont rangées, soit en triangles, soit en demi-cercles, et la face intérieure est ouverte; un réduit



UNE STATION DE MISSIONNAIRES PROTESTANTS
(Les arbustes de droite sont des maniocs; au premier plan se trouve le potager recouvert, pour préserver les jeunes légumes des rayons trop puissants du soleil, d'une toiture faite de palmes entrelacées).



EALA. — MAISON DU DIRECTEUR

contient le lit en bambou. Il existe de véritables villages lacustres dans la haute Maringa.

La chasse et la pêche constituent les principales occupations des hommes. La pêche se fait au moyen de nasses et de filets traînants; pour les gros poissons, il existe des harpons et des épieux en bois durci. La chasse se fait au moyen de pièges; pour le petit gibier, les indigènes se servent de flèches empoisonnées.

Dans un pays sillonné par un si grand nombre de cours d'eau, la navigation est forcément en honneur. Les habitants du Ruki se sont fait une spécialité de la construction des pirogues effilées que l'on rencontre dans la région. Les pagayeurs restent debout comme partout où l'eau des rivières n'est pas tourmentée par des rapides.

L'industrie du fer est poussée à un grand degré de perfection, notamment dans l'Ikelemba.

Les armes employées sont les lances, les sagaies, les arcs et les flèches, les couteaux et les boucliers.

Les peuplades que nous avons citées, sont formées d'un certain nombre de tribus. La tribu comprend plusieurs villages, lesquels se composent d'hommes libres et d'esclaves. La polygamie est générale.

Toutes les tribus ont quelque idée de l'immortalité, mais elles croient que la mort mène seulement à une autre vie qui doit se dérouler dans les mêmes conditions que la vie présente. Cette croyance a donné naissance à la coutume des sacrifices humains, car les chefs sont convaincus que, si à leur entrée dans leur nouvelle existence de l'au-delà ils sont accompagnés d'un nombre suffisant d'esclaves, ils auront droit au même rang que celui qu'ils tiennent en cette vie.

Chez les Wangata, la tombe est damée; le goulot d'un flacon par où l'on abreuve le mort dépasse seul le sol uni.

Superstitieuses à l'excès, les peuplades de l'Equateur redoutent les esprits malfaisants; ainsi un chef ne boit pas sans faire un certain nombre de gestes préservateurs.

Chacun a son ou ses fétiches: brindilles d'herbe, feuilles de bananier, petits sacs de terre, os et plumes de poule, lances, flèches, etc. Tout peut devenir fétiche. L'influence du féticheur est énorme. Le sorcier est consulté partout et à propos de tout.



EALA. — UN JOLI PALMIER (areca catechu)

Le climat de l'Equateur, comme celui de toutes les régions couvertes par la grande forêt, est essentiellement humide. Quatre saisons: deux saisons sèches et deux saisons des pluies, divisent l'année, mais elles sont peu distinctes l'une de l'autre, de sorte qu'à l'Equateur même il n'y a pas de saisons véritablement sans pluie. Vers le nord la délimitation s'accentue à mesure que l'on s'éloigne de l'Equateur, mais les brouillards causés par la présence de la grande forêt provoquent en toute saison une rosée abondante.



ÉLÉPHANTEAU ÉLEVÉ AU BIBERON

Au point de vue des cultures (à part quelques exceptions), ces conditions sont particulièrement favorables.

Dans la zone équatoriale, l'état thermique moyen est, le plus souvent, au cours de l'année, voisin de 30° C. l'après-midi, au moment le plus chaud de la journée, et de 20° C. la nuit, avec de faibles changements d'un jour à l'autre. Si cette situation maintient le corps dans un équilibre de température plus régulier, plus uniforme que chez nous, en Belgique, elle exerce, d'autre part, sur l'Européen une action débilitante et amollissante que l'on ne peut combattre qu'en se soumettant aux exigences du régime que commandent pareilles conditions climatériques.

Quittons le district de l'Equateur et abordons la province située immédiatement au nord et couverte également par la grande forêt; c'est le district des Bangala qui comprend le bassin de la Ngiri, celui de la Mongala et le cours inférieur de l'Ibimbiri.

Le chef-lieu du district est Nouvelle-Anvers, située sur le fleuve.



VILLAGE BAPOTO, SUR LE BORD DU FLEUVE (DISTRICT DES BANGALA)

Les principales peuplades sont: les Bangala et les Bapoto à la rive du Congo, les tribus gombe dans l'intérieur, les Baloï dans la basse Ngiri.

Les Bangala sont grands, forts, bien faits; ils peuvent compter parmi les plus belles peuplades du Congo. Leur tatouage consiste en une crête sur le front, prolongeant la ligne du nez, et en trois séries d'entailles jointives simulant des feuilles de palmier. Ces tatouages, parfois énormes, donnent aux Bangala un aspect de singulière énergie. Sur le corps existe également une série de tatouages. Ils s'arrachent cils et sourcils, et se liment les dents de devant. Leurs coiffures consistent en dessins symétriques sur les côtés de la tête (voir ci-contre et page 55).

Ces noirs sont incontestablement bien doués sous le rapport intellectuel; leur intelligence est vive et particulièrement tournée vers la ruse et l'esprit de négoce. Leurs impressions et leurs résolutions sont des plus mobiles. Les Bangala sont cruels. La jalousie, l'orgueil, la vanité, l'enthousiasme les dominent.

Les Bapoto, habitants riverains du fleuve (pays d'Upoto), depuis la Mongala jusqu'à l'Itimbiri, sont de taille élevée, de forte carrure, d'allure dégagée. Ils se tatouent affreusement: trois lignes de véritables ampoules, ayant la grosseur de pois, descendent de la racine des cheveux au bout du nez;



FEMME ET HOMME BANGALA

d'autres ampoules entourent les yeux, parcourent les joues. Le corps également porte de ces tatouages (voir page 57).

Les Baloï, de la basse Ngiri, ont parfois comme tatouage cinq petites colonnes de traits horizontaux peu marqués, sur le front, mais le plus souvent ils n'ont pas de tatouage ; ils s'arrachent les quatre incisives supérieures.



VILLAGE ET INDIGÈNES GOMBE (DISTRICT DES BANGALA)

Les Gombe ont pour la plupart la face criblée de petits pois de leurs congénères de l'Equateur.

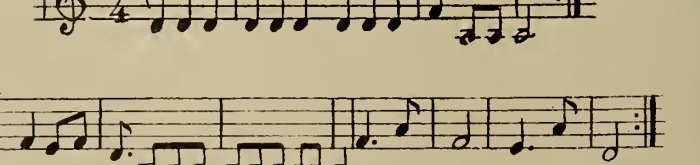
Les Bangala, les Bapoto et les Gombe prisent énormément la chair humaine. La chair humaine, pour les Bangala surtout, est un aliment noble, par opposition aux animaux qui ne fournissent qu'une nourriture vile, disent-ils.



EN PIROGUE SUR LE FLEUVE (DISTRICT DES BANGALA)

Les Bangala consomment, comme leurs voisins de l'Equateur, la « chikwangue », farine bouillie de manioc, du gibier, beaucoup de poisson. Ils boivent largement le « malafou », sève fermentée du palmier élaïs.

CHANTS DE PAGAYEURS BANGALA



Grands navigateurs, les Bangala passent des journées entières en pirogue.

Les hommes se vêtent d'un pagne de fibres ou d'écorces. Les femmes portent un pagne composé de nombreuses franges de fibres superposées, teintes parfois en diverses couleurs, ayant l'aspect de jupes de danseuses; ce costume est général aux femmes de toute la région, mais suivant les peuplades, ce pagne



CONSTRUCTION DE HANGARS COUVERTS DE CHAUME

s'allonge, se raccourcit, se modifie; le pagne des femmes Bapoto se réduit à une ceinture de perles ou une cordelette de fibres. Les ornements de cuivre et de fer existent, mais sont en général moins volumineux qu'à l'Equateur.

Le fard rouge, le « ngula », est très en honneur; il est mélangé à l'huile de palme dont les naturels s'oignent le corps et on y ajoute parfois du charbon de bois pulvérisé.

Les habitations des Bangala ressemblent à celles déjà décrites des Bokote, mais elles ont en plus une véranda formée par le prolongement du toit et appuyée sur des piliers. Les villages bangala sont ombragés par des bananiers et des palmiers. Chez les Gombe, les habitations sont souvent en écorce; certaines de ces huttes ont leur porte percée à la partie supérieure du mur et pour pénétrer dans sa case, le propriétaire possède une perche posée sur deux supports, servant d'escalier. Les villages de l'intérieur sont toujours beaucoup plus propres que ceux des rives.

Les Bapoto sont considérés comme les meilleurs pêcheurs du Congo; on voit les couples s'en aller aux provisions, la femme conduisant adroitement l'étroite pirogue, l'homme jetant ses filets. Ils n'hésitent pas à attaquer l'hippopotame. A cet effet, ils font usage d'un harpon de fer



DANSE DES FEMMES BANGALA




UN POSTE DE L'ÉTAT (DISTRICT DES BANGALA)
(Les indigènes apportent de l'ivoire au poste)



TOUR DE DÉFENSE A MUNDJUMBULI
(DISTRICT DES BANGALA)

d'environ $0^{m}25$ de long, emmanché sur un bois de lance et retenu à ce dernier par des liens très solides; à l'autre extrémité du bois se trouve un flotteur en bois léger autour duquel s'enroule une corde d'une trentaine de mètres, laquelle est attachée à la pirogue. Un hippopotame est-il signalé, tous les pêcheurs montent deux par deux dans leur minuscule embarcation; l'un se tient debout à l'avant, le harpon en main, prêt à le lancer; le second, à l'arrière, dirige l'esquif. Généralement, une vingtaine de pirogues ainsi montées suffisent pour s'emparer d'un hippopotame. Ils se portent tous ensemble à l'endroit où l'on sait que se trouve l'animal; aussitôt que celui-ci apparaît pour respirer, on lui jette le harpon; s'il atteint la bête, la corde qui retient la lance se déroule et indique l'endroit où se trouve le formidable gibier. Quand ce dernier apparaît de nouveau, on lui jette un deuxième trait, et ainsi de suite jusqu'à ce que la bête épuisée ne puisse plus plonger; on l'achève alors, puis on la tire sur un banc de sable ou sur la rive pour la dépecer. Une chasse de ce genre dure ordinairement de longues heures.

Les Bapoto sont aussi d'industrieux potiers. Comme presque partout au Congo, les armes consistent en coutelas, lances, sagaies, flèches, boucliers, etc. Un couteau en forme de large demi-cercle est employé aux exécutions.



POSTE DE MUNDJUMBULI (DISTRICT DES BANGALA)

L'organisation de la famille et des castes sociales est semblable à celle de l'Equateur.

Le brigandage est tenu en grand honneur; un jeune Gombe n'obtient la considération générale que le jour où il a tué quelqu'un.

Parmi les instruments de musique, citons ici le tam-tam, section d'un tronc d'arbre de plus ou moins grand diamètre, entièrement vidé par une fente longitudinale. Cet instrument est employé, d'ailleurs, dans tout le Congo. Il ne sert pas seulement à régler le rythme des danses, mais constitue un vrai téléphone pour les noirs qui s'en servent pour correspondre à longue distance au moyen d'une série de battements conventionnellement espacés. Les nouvelles se transmettent ainsi de village à village et le moindre événement est rapidement connu à des distances énormes.

Les chansons des indigènes sont le plus souvent des improvisations; les faits du jour et les sentiments qu'ils déterminent y sont brièvement répétés jusqu'à cent fois. Les chants des pagayeurs bangala sont d'une variété et d'une harmonie plaintives auxquelles on finit par trouver beaucoup de charme (voir la musique notée de la page 54).

Les peuplades du district des Bangala sont extrêmement superstitieuses; elles écoutent tous les présages, ont confiance en tous les fétiches; elles interprètent toutes les manifestations naturelles: vent, orage, pluie, bruissements de la forêt, vol des oiseaux, etc.

Les enterrements sont accompagnés de sacrifices humains. La toilette de deuil pour les femmes est l'absence de tout costume et le corps barbouillé de blanc. La tête de tous les parents du défunt est rasée et pendant plusieurs semaines, il y a des pleurs chantés.

Détail curieux, le corps est mis en terre à un pied de profondeur seulement, avec toutes ses richesses, et sur le sol de la tombe l'on place des vivres pour la « nourriture du mort. »



INDIGÈNES BAPOTO (DISTRICT DES BANGALA)



TROUPEAU DE MOUTONS DU CONGO
(Ces moutons sont recouverts de poils comme des chèvres, et non de laine)



PASSAGE D'UNE RIVIÈRE DANS LA GRANDE FORÊT

Le district de l'Aruwimi borde les deux rives du Congo en amont des Bangala, jusqu'un peu au delà du confluent du fleuve et du Lomami. Le cours inférieur de la rivière Aruwimi est compris dans les limites de cette division administrative, ainsi qu'environ la moitié du cours du Lomami. La plus grande partie de la rivière Aruwimi et l'Ituri (qui est le nom que porte le haut cours de l'Aruwimi) coulent dans les limites de la Province Orientale. Dans la description de l'Aruwimi et de ses habitants, nous ne respecterons pas cette division, justifiable seulement au point de vue administratif; nous envisagerons donc tout le bassin du grand affluent de droite du Congo.


POTERIE AUX ENVIRONS DE BASOKO

L'Aruwimi-Ituri descend des montages Bleues qui bordent à l'ouest le lac Albert; il descend dans la région de la grande forêt en zigzaguant et en formant plus de cinquante rapides ou chutes. Dans son cours supérieur, il coule dans un pays de savanes richement peuplé. Il reçoit de nombreux affluents, dont le Nepoko est le plus important par le volume de ses eaux.

Le chef-lieu du district est Basoko, ancien camp élevé lors de la campagne contre les Arabes esclavagistes.

La forêt qui couvre l'Aruwimi est d'une telle densité que, sauf vers l'embouchure de la rivière, les tribus qui y vivent ne sont guère nombreuses.


UN ATELIER DE POTERIES à BASOKO.

Les principales peuplades sont: les Basoko, les Lohali, les Walese, les Mobali, les Mabendja, les Badjande et les nains Batua et Mambutti.

Les Basoko vivent à l'embouchure de l'Aruwimi. Grands et forts, ils ont le visage ouvert et doux;



FEMME BASOKO

leur tatouage, très caractéristique, est presque uniquement réservé au visage (voir ci-contre). Les cils et les sourcils sont soigneusement épilés. Au point de vue moral, les Basoko se distinguent par leur intrépidité; ils ont su arrêter jadis les Arabes qui tentaient de franchir l'Aruwimi.

Le régime alimentaire des indigènes le manioc, sauf dans la partie supérieure u bassin de l'Aruwimi où domine la banane plantain.

Les femmes basoko poussent l'art du potier à un remarquable degré de perfection (voir les photographies de la page 59); elles connaissent le moyen de vernisser leur terre cuite, savent les faire assez résistantes pour pouvoir y ajouter une anse. Pour consolider certains vases, elles excellent dans l'art de les entourer d'un canevas de fibres tressées.

Toutes les populations de l'Aruwimi sont anthropophages.

Le costume des indigènes est généralement très sommaire: les hommes ont un pagne d'écorce battue, retenu par une ceinture en peau; les femmes portent un petit carré d'étoffe du pays.

Les habitations varient quatre fois de formes le long du cours de la rivière; chez les Basoko, elles sont rectangulaires; chez les Mabendja, elles sont circulaires avec un toit conique; plus en amont, le diamètre diminue, mais la hauteur du toit s'élève; plus haut encore, les cases ont de nouveau un toit à pignons.

Les gens de l'intérieur sont chasseurs; les Basoko partagent avec les Bapoto la réputation d'être des pêcheurs émérites.

Les indigènes possèdent de multiples fétiches.

Les nains de l'Ituri, Batua et Mambutti, ont la tête grosse, les bras longs, le ventre proéminent; leur taille est de $1^{m}40$ en moyenne. Leur agilité est extraordinaire.

Ils vivent presque uniquement de la chasse, tuant l'éléphant, le buffle ou l'antilope avec leurs armes empoisonnées ou dressant des pièges aux fauves. En échange de leur gibier, ils obtiennent du maïs, des bananes, du manioc, etc., des populations aux environs desquelles ils sont établis. Ils restent dans une contrée tant que la chasse est fructueuse, puis émigrent et s'installent temporairement plus loin.

Leur costume est des plus sommaire: les hommes ont un pagne, les femmes ne sont pas vêtues.

Les huttes des pygmées sont des constructions basses, en herbes et en feuilles, dont la forme rappelle assez bien la moitié d'un œuf coupé en long; elles sont éparpillées irrégulièrement dans la forêt, suivant une circonférence au centre de laquelle ils réservent une place pour le chef de la famille.

Les pygmées sont d'une adresse étonnante au tir à l'arc.

Ils se battent avec fougue et vaillance et font un tel usage de leurs armes qu'ils remportent presque toujours la victoire.



AU BORD DE L'ARUWIMI



MARCHÉ DE BANANES A STANLEYVILLE



LE CHEMIN DE FER DE STANLEYVILLE A PONTHIERVILLE

En continuant la remonte du fleuve au delà de Basoko, nous pénétrons bientôt dans la Province Orientale, division administrative qui englobe un territoire énorme; elle a pour limites: au nord, le bassin de l'Uele; à l'est et au sud, la frontière de la Colonie; à l'ouest, le district de l'Aruwimi et le district du Kasai. La Province Orientale est divisée en de vastes zones: le Haut-Ituri, dont nous avons parlé précédemment, les Stanley-Falls, la zone de Ponthierville, le Maniéma, le Katanga et le territoire de la Ruzizi-Kivu.



CAFÉIER DU LIBÉRIA CULTIVÉ A STANLEYVILLE
(L'arbuste est à la sixième année de plantation; ses feuilles ont été enlevées pour montrer les fruits.)



CHUTE DE LA TCHOPO, PRÈS DE STANLEYVILLE (VUE PRISE DE L'AVAL)



CHUTE DE LA TCHOPO, PRÈS DE STANLEYVILLE (VUE PRISE DE L'AMONT)



SUR LE CONGO-LUALABA

De Basoko à Stanleyville, le Congo conserve l'aspect que nous lui connaissons depuis son entrée dans la grande forêt. A Stanleyville, la navigation est interrompue sur 160 kilomètres de longueur, par trois séries de chutes formées par une dénivellation en terrasses de la vallée. Une voie ferrée de 135 kilomètres permet d'éviter cet obstacle et d'atteindre en quelques heures la station de Ponthierville où commence le bief navigable (260 kilomètres) qui est parcouru par des steamers jusqu'à Sendwé. A Sendwé, le cours du fleuve est de nouveau coupé jusqu'en amont des Portes d'Enfer (280 kilomètres) par une succession de rapides qu'un chemin de fer en construction fera contourner aux voyageurs et aux marchandises. Cette voie ferrée doit aboutir à un nouveau bief navigable (640 kilomètres) qui s'étend jusqu'aux rapides de Kalengwe, en plein Katanga. En amont de Kalengwe se trouve une section excessivement accidentée du fleuve. Sur un parcours de 260 kilomètres, le plan d'eau s'abaisse de 550 mètres. A certains moments, comme c'est le cas à Nzilo, le torrent sauvage se précipite avec une fureur pleine de majesté à travers des parois rocheuses taillées par une érosion séculaire. C'est le passage des Mitumba. Ici encore un chemin de fer est projeté. Plus haut, le fleuve perd son importance en tant que voie navigable.

Nous examinerons rapidement l'aspect de la Province Orientale, en la divisant en trois parties: la contrée comprise entre les Stanley-Falls et le Katanga, la région des grands lacs, le Katanga.

En allant du nord au sud, nous continuons tout d'abord à nous trouver dans le prolongement de la grande forêt équatoriale; puis nous rencontrons la région des herbes qui s'arrête au 4^me^ degré de latitude sud. Dans la région des herbes ou savane (qui entoure toute la grande forêt), la végétation arborescente cesse d'être continue; elle existe en bandes, le plus souvent étroites, le long des cours d'eau, au fond des ravins humides. Vue de loin, la savane ressemble à un verger, mais un verger dont à certaine saison les graminées atteignent plusieurs mètres de hauteur en général.

Dans la plaine, les antilopes, les buffles et les léopards pullulent. On rencontre le rhinocéros dans l'Urua. Les oiseaux sont nombreux; dans les rivières, les poissons à chair savoureuse existent à profusion; l'hippopotame et le crocodile sont abondants.
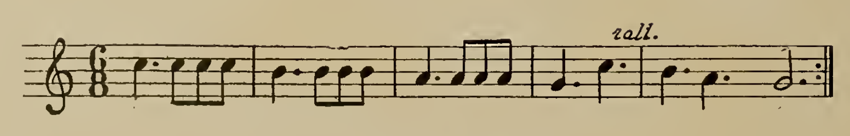
Comme animaux domestiques, nous y trouvons des chèvres et des poules.



DANSE DE FÊTE

A l'est des Stanley-Falls, s'étendent les Vuakumu, au type éthiopien. Ils n'ont pas de tatouages sur la figure, mais les femmes se distinguent par la hideuse coquetterie qu'elles ont de s'introduire un disque d'ivoire ou de toute autre matière pour agrandir un trou percé dans la lèvre supérieure. L'usage du « pelele », c'est ainsi que l'on appelle cet ornement, est connu dans tout le pays des lacs et aussi dans le haut Ubangi.

Les rives du Congo depuis les Stanley-Falls jusqu'à Nyangwe,




AIR DE DANSE



PAGAYEURS VUAGÉNIA (Riverains du Congo-Lualaba, des Stanley-Falls à Nyangwe).

sont habitées par les Vuagenia (voir ci-dessus), population superbe, très dense, très industrielle; ce sont les pêcheurs du fleuve. Les pêcheries des Vuagenia établies sur les Stanley-Falls sont extrêmement curieuses. Des nasses sont maintenues par un réseau de fortes lianes, attachées à des perches, calées entre des pierres, solidement fixées afin qu'elles résistent à la violence du courant. Deux ou trois fois par jour, les pêcheurs vont en pirogue, Dieu sait par quel tour de force, chercher le poisson maintenu dans le fond de la nasse par la puissance de courant. Ces engins sont très rapidement mis hors d'usage, aussi ces pêcheries demandent-elles un travail considérable qui y provoque une constante animation.

En aval des Vuagenia habitent, à l'ouest du fleuve, jusqu'au Lomami, les Vuabira intelligents, aux traits réguliers, à la taille petite. Ils ressemblent aux Vuakumu.

Plus en aval encore, l'on trouve les Lokere affreusement tatoués. Hommes et femmes ont les oreilles et les lèvres percées. On en a vu ayant à la lèvre supérieure un « pelele » de la grandeur d'une pièce de cinq francs et des oreilles pendant jusque près de l'épaule.

A l'ouest du Congo-Lualaba, vivent les Vuakusu, que l'on connaît aussi sous le nom de Batetela et qui s'appellent eux-mêmes des Vuasongo. Ils constituent une des plus belles races de l'Afrique. Ils sont grands, bien faits.

Au sud des Vuakumu, à l'est du Congo donc, on trouve les Vuaregga, extrêmement cannibales.

Au sud des précédents, on entre dans le pays des Vuanyema, au type éthiopien.

Plus au sud encore, sur la rive gauche de la Lukuga, déversoir du lac Tanganika dans le Congo, la contrée est occupée par les Vuarua, de la grande nation des Baluba, population fort belle, vaillante et très dense.

La manière de vivre de toutes ces peuplades s'est profondément ressentie de l'influence arabe.

Aux aliments habituels de la région du manioc se sont ajoutés ceux de la région des graines; en certains points la banane plantain est la base de la nourriture; chez les Vuanyema, le maïs constitue le plat habituel.

Dans le Lomami et le Luabala, comme en beaucoup de points du Congo, on fabrique le sel avec les herbes des rivières. En plusieurs endroits, on exploite des sources salées.

Le vin de palme et la bière de bananes sont les boissons les plus communes.



INDIGÈNES DU MANYÉMA

Les hommes se vêtent d'un pagne, auquel ils ajoutent parfois une peau de bête; les femmes portent un costume non moins rudimentaire. L'art de se coiffer est poussé à l'absurde dans le Manyema. On y rencontre les Vuagua qui empâtent leur coiffure d'argile, de teinture et d'huile et en font des édifices d'une grande malpropreté (voir les gravures de la présente page).

Les habitations sont circulaires dans le pays des plaines; à partir du Manyema et vers l'ouest, elles sont rectangulaires.

Disons ici, pour terminer la notice sur cette partie de la Province Orientale, quelques mots des Arabes qui y ont régné en maîtres jusqu'à la campagne qui délivra la contrée de ces esclavagistes.

Des Arabes venus de Mascate par Zanzibar, s'installèrent dans le pays, il y a une quarantaine d'années. Les centres qu'ils établirent, furent rapidement entourés de florissantes plantations, auxquelles travaillaient de véritables armées d'esclaves qu'ils s'étaient procurés par les moyens les plus horribles; ils faisaient continuellement la chasse à l'homme et dirigeaient sur la côte orientale de nombreuses et lamentables caravanes d'esclaves.

Tandis que dans le voisinage des postes qu'installa dans la suite l'Etat du Congo, les chefs arabes simulaient la soumission, dès qu'ils se sentaient affranchis d'une surveillance immédiate, ils s'adonnaient aux plus odieux procédés d'intimidation et de persécution et ne reculaient devant aucune atrocité pour faire réussir leur monstrueux trafic; ils réduisaient les indigènes par la ruine, la misère et la famine et les obligeaient ainsi à se mettre à leur merci.

La guerre contre les Arabes dura trois ans, de 1892 à 1895. Beaucoup de nos compatriotes trouvèrent la mort dans cette lutte et l'émouvant épisode, commémoré par un monument élevé à Blankenberghe, du sergent De Bruyn se sacrifiant stoïquement pour ne pas abandonner son chef Lippens, est présent à la mémoire de tous.



INDIGÈNES DU MANYÉMA

Le territoire de l'Etat fut expurgé des chasseurs d'hommes, et des villes arabes qui furent le rempart de l'esclavagisme, il ne reste plus que des ruines (Voir les trois photographies de la page 67).

L'occupation de tous les points stratégiques, la défaite par Dhanis des Batétéla révoltés, la multiplication des postes le long du Haut-Congo, de l'Itimbiri, de l'Aruwimi, de l'Uele; la création de camps solides, notamment à Kasongo, à Kabambaré et à Dungu; l'organisation d'un service de navigation; l'installation de juridictions régulières; tout un ensemble de mesures énergiques et prévoyantes eut pour effet d'anéantir la traite.

Le lac Tanganika et le lac Kivu, quoique déversant leurs eaux dans le Congo, en sont séparés par une telle ligne de hauteurs, qu'ils sont pour ainsi dire isolés.

Le lac Tanganika, très allongé dans la direction nord-sud, a une superficie de 35,000 kilomètres carrés, soit 5,000 kilomètres de plus que la Belgique, et une profondeur de plusieurs centaines de mètres; sa largeur varie de 30 à 60 kilomètres. Par temps clair, on aperçoit, s'estompant dans le lointain, des montagnes de la rive opposée. Rien de plus saisissant que la vue du Tanganika, mollement couché au sein des montagnes et se chauffant au soleil des tropiques. A nos pieds, des gorges sauvages, où le sentier rampe et se déroule avec peine; au bas des précipices, une étroite ceinture d'un vert émeraude, qui ne se flétrit jamais, et s'incline vers un ruban de sable, aux reflets d'or, frangé de roseaux que déchirent les vagues.



Ruines de la ville arabe de Nyangwe



Ruines de la maison du Sultan Sefu à Vieux-Kasongo

La rive gauche — la rive belge — est extrêmement tourmentée; c'est une suite ininterrompue de montagnes à flancs escarpés, dominées par des hauteurs revêtues d'une végétation sombre et d'où s'échappent des quantités de ruisseaux.

Le lac Kivu, qui se déverse dans le Tanganika par la Ruzizi, est situé immédiatement au-dessous du massif volcanique des Kirunga (voir la photographie de la page 69).



Ruines de la maison du Sultan Mulendu à Kabango.

(Les trois gravures ci-dessus montrent tout ce qui reste de la puissance arabe dans le bassin du Congo.)

Les grands volcans du Kivu sont au nombre de sept, dont deux donnent encore des traces permanentes d'activité. L'espace qui s'étend entre leurs pieds mesure environ 60 kilomètres de long sur 30 kilomètres de large, et il est couvert de débris volcaniques. Cet espace est parsemé de blocs formés par la cassure que des laves anciennes ont produite en se refroidissant; il y en a de toutes dimensions, depuis la grosseur d'un poing jusqu'à un volume de plusieurs mètres cubes.



SUR LE VOLCAN MUHAVURA (A 4,300 MÈTRES D'ALTITUDE. —Voir le texte)

Quand on s'élève sur le flanc des volcans, on traverse d'abord une ceinture de forêts peu épaisse, à laquelle succèdent des bois de bambous dont les tiges ont jusque trente mètres de hauteur; plus haut apparaissent des arbustes résineux qui, petit à petit, font place à des champs d'immortelles (voir la gravure supérieure de cette page) ; celles-ci disparaissent à leur tour et à quelque distance du sommet il n'y a que scories et débris de lave. Le cratère du Tcha-nina-ngongo, à 3,400 mètres d'altitude, a un diamètre de 400 à 500 mètres et une profondeur de 150 à 200 mètres; au centre se trouvaient, lors des dernières ascensions, deux ouvertures (cheminées) de 25 à 30 mètres de diamètre, vomissant d'épaisses vapeurs, les unes blanches, les autres bleues ou brunes (voir photographie du bas de la page 69).



DANS LES MONTAGNES DU KIVU

Des coulées de lave s'épanchent souvent jusque dans les eaux du Kivu.

De ce massif volcanique sort la branche occidentale du Nil; elle traverse le lac Albert-Edouard et, sous le nom de Semliki, atteint le lac Albert. La Semliki coule entre des gorges escarpées. Vers l'ouest, une chaîne de hauteurs forme la séparation des bassins du Nil et du Congo et marque aussi la limite de la grande



RIVIÈRE CHANGABÉ (RÉGION DU KIVU)

forêt équatoriale et du pays des savanes. Vers l'est s'élève majestueux le formidable massif du Ruwenzori qui s'allonge sur près de cent kilomètres et porte ses sommets immaculés à quatre et cinq mille mètres; des neiges éternelles couronnent les pics supérieurs et des glaciers descendent de ces hauteurs



LE LAC KIVU ET LES VOLCANS KIRUNGA (Photographie prise à la nuit tombante)

magnifiques. Bien souvent, les monts Ruwenzori se cachent dans d'épais tourbillons de nuées, sans cesse effilochées par les vents.

Depuis le nord du lac Albert-Edouard jusqu'au long du Tanganika, on voit partout des sources salines, sulfureuses et thermales dont certaines ont une température de 90° C; presque toutes les eaux des lacs ont une légère salure, et, en certains endroits, comme à Katwe, l'exploitation des sources salées donne lieu à un important trafic indigène.



CHEMINÉES DU CRATÈRE DU TCHA-NINA-N'GONGO (A 3,400 MÈTRES D'ALTITUDE). (Voir le texte)

La faune de la région des lacs est remarquable; on y trouve le lion, le léopard, l'hyène, le chacal, l'éléphant, le rhinocéros, le buffle noir, l'élan du Cap, le zèbre, le phacochère, le sanglier, l'hippopotame, le crocodile, des singes, de nombreuses variétés d'antilopes, l'aigle, l'épervier, d'innombrables espèces d'échassiers et de palmipèdes; on rencontre beaucoup de serpents, en tête desquels il faut citer le boa; les poissons sont très nombreux et d'espèces très variées; le Tanganika est habité par d'énormes tortues qui se tiennent surtout à l'embouchure des rivières; les insectes ne sont pas très nombreux; le grand scorpion noir est fort commun.

Sous le nom conventionnel de Katanga on désigne toute la région des sources du Congo: les hauts plateaux d'où sortent le Lomami, le Lualaba, la Lufila et le Luapula, ce dernier formant deux vastes expansions lacustres: le Bangwelo et le Moéro.

La ligne de faîte Congo-Zambèze, qui sert de limite à deux des bassins fluviaux les plus importants du globe, présente un caractère d'indécision très remarquable; c'est une suite de plateaux ondulés, sans pente générale sensible ni vers le nord ni vers le sud.

Vers le nord, le plateau élevé du Katanga s'étend jusqu'à une chaîne de montagnes allant du nœud hydrographique des sources du Lubudi, du Zambèze et de la Lulua, jusqu'au Marungu, en passant par le nord du lac Moéro. Cette contrée est ravinée par le Lualaba, la Lufila et le Luapula qui s'en échappent au travers de profonds déversoirs. Au delà, les accidents de terrain sont moins sensibles.



Potier Uvira achevant un pot à la main.

Sauf les plaines alluviales où s'éternissent les hautes herbes et les rubans de forêts qui longent les rivières, toute la surface de la région du Katanga est couverte par la savane boisée. Qu'on se figure un bois clairsemé ou, mieux, un verger un peu serré, au sol caché sous des graminées peu élevées et disséminées: c'est ce qu'on appelle la « savane boisée ». Contrariés dans leur croissance par l'incendie annuel des herbes, les arbres, parmi lesquels on voit beaucoup d'acacias, atteignent rarement une haute taille et un grand diamètre; les euphorbes et les aloès sont abondants, les lianes sont rares; les bambous poussent en masses compactes dans certaines vallées.

Les plantes alimentaires sont surtout des graminées, dont le sorgho; le manioc et les arachides sont moins cultivés; le bananier est presque inconnu.

Le climat du Katanga est doux, supportable. La saison humide et la saison sèche sont bien tranchées; la première apporte un large contingent de pluies, mais celles-ci ne durent pas: elles commencent et finissent avec l'orage qui les accompagne presque toujours.

La faune du Katanga est très variée; tous les groupes d'animaux y sont richement représentés. L'un des traits les plus caractéristiques du pays est l'abondance du gros gibier : antilopes, buffles, zèbres. Les antilopes sont répandues dans tout le Congo, mais entre le Lualaba et le Luapula on en voit des quantités étonnantes. Le buffle du Katanga est identique à celui du Cap et diffère donc de celui que l'on rencontre d'habitude au Congo. L'animal le plus gracieux et le plus élégant des savanes est

incontestablement le zèbre qui vit en troupes nombreuses dans la contrée qui nous occupe; des essais de domestication de cette intéressante bête ont été tentés, mais ils n'ont guère donné de résultats pratiques. Ajoutons aux animaux déjà cités, les cochons sauvages, le porc-épic, le pangolin et le bizarre oryctérope (voir la gravure de la page 72) ou cochon de terre qui passe sa journée au fond du terrier qu'il creuse rapidement à l'aide des griffes puissantes que portent ses pieds de devant; la nourriture de l'oryctérope se compose surtout de fourmis et de termites, dont il démolit les nids et qu'il ramasse alors avec sa langue longue et gluante.



CONSTRUCTION D'UNE HABITATION (KATANGA)

On comprendra aisément que dans un pays où les herbivores abondent, les carnassiers ne sont pas rares; ceux-ci sont représentés par des léopards, chacals, hyènes tachetées et rayées et même par des lions. Enfin, les éléphants sont nombreux et l'on rencontre des rhinocéros bicornes.

La faune domestique n'est guère brillante.

Le sol du Katanga présente au point de vue géologique et à celui de la possibilité de l'installation à titre définitif de colons européens, un intérêt beaucoup plus considérable que le centre du bassin du Congo. Le Katanga est un pays minier; c'est dans ses richesses minérales et son climat salubre qu'il trouvera son avenir. Le fer et le cuivre abondent; des minerais plus précieux encore : or, argent, etc., ont été découverts, principalement dans le sud de la contrée.

Le Katanga sera bientôt relié au réseau des chemins de fer sud-africains par une voie ferrée qui desservira les centres miniers; une autre ligne est en construction de la côte de l'Angola vers le Katanga et une troisième voie ferrée, allant du Stanley-Pool au Katanga, est projetée.

Les principales peuplades du Katanga sont: les Balunda, à l'ouest; les Baluba, au nord; les Basanga et les Balamba, au sud; les Bansi à l'est.



CHEF DES ENVIRONS DE M'PWETO (LAC MOÉRO)

La base de la nourriture des indigènes est le sorgho, un peu d'arachides, des haricots, des courges, du maïs.

Les habitations du Katanga sont en pisé, de forme circulaire et entourées d'une véranda.

En général, les noirs du pays sont commerçants; certaines peuplades travaillent le fer et le cuivre. L'extraction du fer n'est pratiquée, comme dans d'autres régions du Congo d'ailleurs, que par quelques tribus qui se sont, en quelque sorte, réservé le monopole de cette industrie. Lorsque le minerai n'est pas à fleur de sol, les noirs creusent des fosses peu profondes d'où partent quelques galeries. Les paniers contenant le minerai sont déposés dans des mares d'eau; on les agite violemment afin de dégager l'argile. Le minerai est ensuite placé, avec du charbon de bois, dans des fourneaux de terre glaise; on allume et on active la combustion par le jeu d'un soufflet. Le métal fondu est recueilli dans un canal rempli de sable, creusé pour le recevoir et où il se solidifie.



ORYCTÉROPE (voir le texte)

Les gisements de cuivre actuellement reconnus au Katanga contiennent, assurent des gens compétents, de quoi alimenter le monde entier de ce métal pendant plus de vingt ans, à raison de six cent mille tonnes par an, soit pour plus de 30 milliards de francs. Dans cette estimation d'une richesse colossale, sont seulement compris les gisements ne se trouvant pas à plus de 40 mètres de profondeur.

Les gisements de cuivre du Katanga consistent en collines allongées s'élevant de 50 à 100 mètres au-dessus de la plaine environnante, collines dans lesquelles on peut entrer par des galeries horizontales qui pourront être exploitées comme de vulgaires carrières.

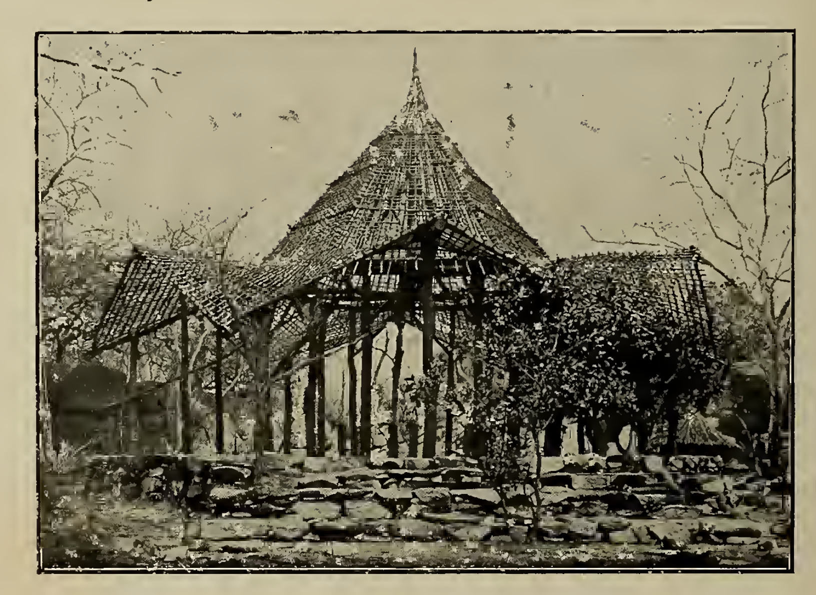
Le climat de la région minière du Katanga est propice à l'établissement et à l'existence d'une industrie métallurgique, nécessitant à demeure une population blanche et noire considérable. En effet, dans la partie sud du Katanga, qui nous occupe, l'altitude varie de 800 à 1,700 mètres et le climat se rapproche d'autant plus du climat des pays tempérés que l'altitude augmente.

Dans la région des mines de cuivre, l'altitude moyenne est de 1,400 mètres. La température maxima est de 35° C.; la température minima peut atteindre quelques degrés sous zéro; la température moyenne y est de 20° C.

Les variations diurnes sont considérables et si elles forcent de prendre des précautions contre le refroidissement, comme en Belgique, il est de fait cependant qu'elles suppriment l'action débilitante et amollissante qu'amène sous les tropiques l'uniformité de l'état thermique.

En certaines parties du pays, notamment dans les vallées les plus larges, les fièvres paludéennes existent, mais dans les régions les plus élevées, elles sont extrêmement rares.

C'est là, on le voit, un pays d'avenir où quelques travaux d'appropriation rendront possible la colonisation proprement dite par la race blanche, c'est-à-dire l'installation à titre définitif de familles européennes. D'autre part, les chemins de fer en construction vers le Katanga permettront d'y amener à bon compte les choses nécessaires à la vie du civilisé, qui ne se trouveraient pas sur place; d'immenses plaines alluviales propres à la culture y existent.



SALLE A MANGER EN CONSTRUCTION



SALLE A MANGER ACHEVÉE

Ajoutons que des chutes d'eau considérables pourraient fournir aisément une force motrice formidable, qui, en un seul endroit, a été évaluée à 200,000 chevaux-vapeur. Il est aussi à noter que le chemin de fer de la Rhodésie qui doit aboutir, à brève échéance, à la région minière du Katanga, traverse la zone des charbons de Wankie et que, par conséquent, la question du combustible est ainsi résolue.

La partie méridionale du bassin du Congo forme un immense plateau s'inclinant vers le nord, déchiré dans sa partie supérieure par des ravins profonds, travail gigantesque des eaux. Ce plateau, fortement mamelonné, est traversé, à hauteur du 5e parallèle, par une faille (cassure du sol) énorme, dont le bord méridional est de beaucoup plus élevé que l'autre; cette faille limite la navigation de toutes les rivières qui y sont barrées par une série de chutes et de rapides: chutes de Bena-Kamba dans le Lomami, chutes Wolff dans le Sankuru, chutes François dans la Lulua, chutes Wissmann dans le Kasaï, chutes Stéphanie dans la Djuma, chutes François-Joseph dans le Kwango.



POSTE DE BASONGO, SUR LE KASAI

Les rivières, très nombreuses, qui drainent la contrée coulent d'abord vers le nord, puis, s'inclinant vers le nord-est, viennent toutes se réunir à peu de distance l'une de l'autre, formant ainsi une véritable « queue de cheval ».

Le Kasaï, navigable sur plus de 800 kilomètres, est, comme importance, le deuxième affluent du Congo, l'Ubangi occupant la première place; il a son origine non loin des sources du Zambèze. Il coule d'abord dans une superbe et fertile vallée dont les coteaux atteignent 500 mètres de hauteur; aux chutes Wissmann, il devient navigable; après avoir reçu la Lulua, il s'élargit entourant des îles nombreuses et pittoresques, et devient une majestueuse rivière d'aspect grandiose. L'appoint des eaux du Sankuru porte sa largeur, qui était de 800 mètres, à 1,500 et 2,000 mètres. Ses rives sont bordées de forêts à la végétation exubérante. Plus loin, le cours de la rivière s'étrangle quelque peu, mais au confluent du Kwango, elle forme un « pool » large de près de 10,000 mètres, émaillé d'îles et de bancs de sable; peu après, les arbres de la rive se font rares, la vallée s'encaisse dans des murs d'argile et de terre rougeâtre au-dessus desquels croît une végétation misérable.

La Lulua vient aussi du pays des sources du Zambèze; traversant d'abord un pays coupé de torrents aux gorges profondes, couvert de broussailles, présentant çà et là des clairières herbues, la Lulua arrose ensuite un pays fertile.

Le Sankuru est le plus important des affluents du Kasaï; il est plus large dans son cours moyen que dans son cours inférieur et atteint parfois 3,000 mètres, tandis qu'à son confluent avec le Kasaï il n'a que 600 mètres de largeur totale. La longueur du Sankuru est de 1,400 kilomètres environ, il est navigable sur 800 kilomètres.



VUE SUR LE SANKURU (AFFLUENT DU KASAI)

Le Kwango, qui prend sa source bien loin au sud des frontières de la colonie , est bordé, ainsi que ses affluents, de forêts, alors que sur les plateaux s'étend la savane, sablonneuse et peu fertile, dont la seule richesse est le « caoutchouc des herbes ».

Nous le voyons, en parcourant le pays de l'ouest à l'est, on constate la présence de bois de plus en plus compacts; tandis que dans la région du Kwango la savane occupe la majeure partie du pays, la moitié du territoire est boisée au delà du Kasaï et bientôt l'on pénètre dans la grande forêt équatoriale.

Le pays est en général fort fertile; grâce à des conditions climatériques spéciales, les cultivateurs baluba font jusque trois récoltes de maïs et d'arachides annuellement. A l'est du Sankuru, comme vers les hauteurs du Zambèze et des monts de Cristal, le sol est plus aride. Le palmier élaïs croît en abondance incroyable dans le Sankuru et vers le Lomami, chez les Bakusu. Là où ce palmier existe, les populations sont presque toujours dans l'aisance, l'huile de palme constituant une véritable richesse pour les indigènes. On peut voir nombre de ces palmiers au port superbe sur la photographie de la page 73.

Le coton abonde dans la région de la rivière Lukényé où les naturels connaissent l'art d'en faire des tissus.

En tête de la faune du pays il faut citer les éléphants; l'hippopotame se rencontre aussi en très grande abondance. Sur les hauts plateaux herbus, paissent de très nombreuses antilopes et des buffles. Les carnassiers sont rares. Les perroquets gris à queue rouge volent par bandes innombrables.



MARCHÉ A KATABO KOMBE (DISTRICT DU KASAI)



HABITATIONS BAKUBA (DISTRICT DU KASAI)

Les animaux domestiques sont relativement abondants. Les pâturages se prêtent à l'élevage du gros bétail qui, introduit par la frontière portugaise, est aujourd'hui répandu partout, ainsi que les chèvres, moutons, porcs, poules, pigeons, chats et chiens.

A Lusambo, chef-lieu du district du Kasaï, et à Luluabourg, il y a, depuis de longues années déjà, un certain nombre de taureaux dressés, utilisés comme bêtes de selle (voir la photographie du bas de la page 79). Sans avoir la légèreté, la souplesse et la rapidité du cheval, le taureau, ou le bœuf, n'en fait pas moins une excellente monture, résistante, vigoureuse, marchant d'un pied sûr et demandant peu de soins. Le dressage n'est ni long ni difficile, mais nécessite l'emploi de gens qui l'ont pratiqué et on le comprendra mieux lorsque nous aurons dit que ce sont les bêtes les plus fortes qui sont destinées à ce service. Au cours de nombre d'explorations et de voyages, ces massives montures ont rendu des services précieux; tous ceux qui ont eu l'occasion d'employer le taureau de selle lui reconnaissent ces qualités maîtresses: la force, l'endurance, la docilité et la sobriété.

Cuisine indigène à Lusambo.



UN POSTE COMMERCIAL (DISTRICT DU KASAI)

Le district du Kasaï est très peuplé. Le Sankuru passe pour être la contrée la plus peuplée de l'Afrique centrale; on y rencontre de très grandes agglomérations.

Parmi les peuplades principales, on distingue les Balunda, les Baluba, les Bakuba, les Basongo-Meno, les Bangode, les Basonge, les Kioko, les Hollo et les Bayaka.



MUSICIENS ET DANSEURS BAKUBA (DISTRICT DU KASAI)



CHASSE A L'ÉLÉPHANT

Les Balunda occupent la région des sources du Kasai; ils s'étendent, nous l'avons vu, jusque dans les limites de la Province Orientale. C'est un peuple hospitalier, pacifique. Ils sont de forte taille, ont le teint clair, les lèvres peu épaisses. Les femmes se tatouent le corps, affilent en pointe leurs incisives

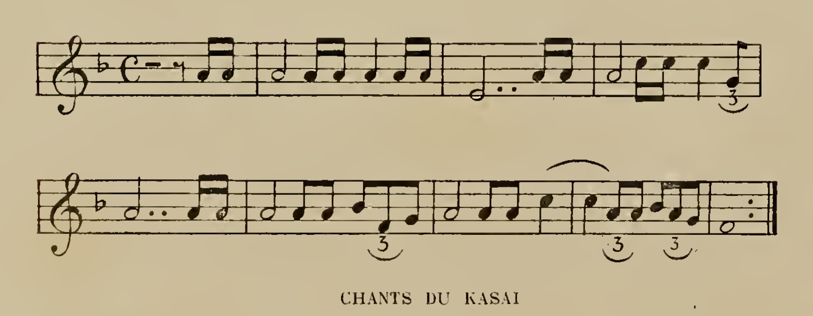


LUSAMBO (DISTRICT DU KASAI). — VISITE D'UN GRAND CHEF BALUBA

supérieures et arrachent celles d'en bas; à l'inverse de ce qui se passe chez nous, elles se rasent la tête tandis que les hommes portent toute leur chevelure et s'attachent à l'arranger avec art. Les grands personnages compriment la partie postérieure de la tête de leurs enfants, de manière à donner une forme monstrueuse au crâne.

Les Baluba se distinguent par leur curiosité intelligente et la tournure réfléchie de leur esprit. Ils forment un peuple immense, habitant le bassin moyen de la Lulua, celui du Sankuru et s'étendent jusqu'au Tanganika et au Katanga. Les tribus dénommées: Bachilange, Zappo-Zap, Basonge, Balindi, sont des Baluba.

Les Bakuba diffèrent absolument de leurs voisins baluba par la langue et les mœurs. Ce sont d'excellents pagayeurs, très commerçants, pas guerriers, peu agriculteurs, très habiles aux métiers manuels. Les hommes ne présentent guère de tatouage, mais les femmes ont le corps, les tempes et la nuque semés de lignes de pois; elles ont la chevelure courte et même rasée (voir la gravure du bas de la page 75).



CHANTS DU KASAI

Les Basongo-Meno occupent toute la rive droite du Sankuru. Les hommes sont superbes, fiers et intelligents; ils se liment




TAUREAUX DE SELLE, A LUSAMBO, CHEF-LIEU DU DISTRICT DU KASAI (voir le texte)

toutes les dents en pointe. Ainsi que les Bakuba, ils travaillent avec art le fer, le cuivre, l'argile et le bois. Chose remarquable au Congo, ils se réservent le travail des champs et laissent aux femmes les métiers industriels et les soins du ménage.

Les Bangode habitent la rive gauche du Kasaï, en aval du Sankuru.

Les Kioko, chasseurs passionnés, sont très travailleurs; ils sont petits, maigres et nerveux.

Les Hollo sont des tribus pacifiques et laborieuses de la région du Kwango. Drapés dans de larges étoffes, la face encadrée de longues tresses, ils font songer par leur aspect, dit un explorateur, à ces pasteurs éthiopiens que nous montrent les gravures anciennes.

Les Bayaka sont voisins des Hollo.

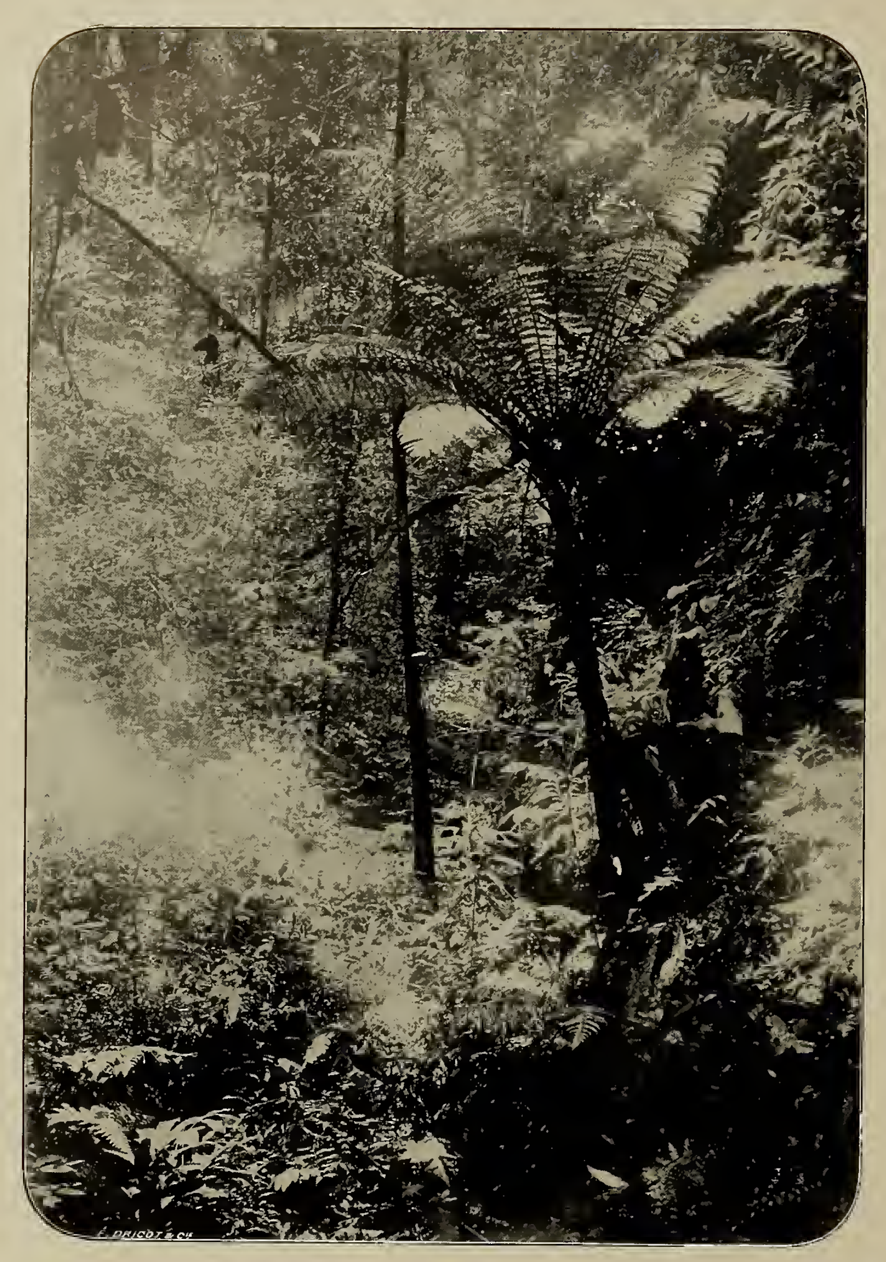
Les peuplades du Kasaï excellent dans nombre d'industries; c'est ainsi que les bois sculptés, les étoffes brodées, les fers forgés et incrustés de cuivre, les vanneries sont d'un travail merveilleux si l'on tient compte des moyens primitifs dont disposent les indigènes.

Les habitations sont rectangulaires. Les villages sont le plus souvent formés de deux rangées de cases s'étendant le long d'une interminable rue.

L'habitation des Hollo est toutefois tout autre.



FEMME DES ENVIRONS DE LUSAMBO (DISTRICT DU KASAI)



UN RAVIN DANS LA RÉGION DU SANKURU (DISTRICT DU KASAI)
(AU PREMIER PLAN, UNE FOUGÈRE ARBORESCENTE)

Chaque maison a la forme d'une immmense meule de paille; une porte de $2^{m}50$ de hauteur y donne accès; c'est la seule hutte du Congo dont l'entrée est grande; d'habitude on doit se courber pour pénétrer dans les demeures.

Les indigènes sont agriculteurs, chasseurs ou pêcheurs selon l'endroit qu'ils habitent.
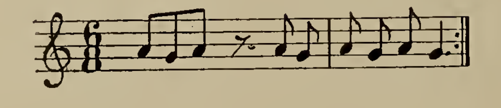
Aux armes communes à toutes les populations congolaises, il faut ajouter ici les haches, artistement travaillées.

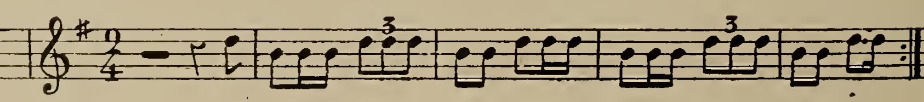
Comme chez tous les Congolais, la musique est fort en honneur chez les gens du Kassaï. Des bandes de musiciens ambulants parcourent certaines régions, s'arrêtant dans les villages pour y régaler les habitants de chants et de danses, moyennant quoi ils sont hebergés et nourris (voir la gravure supérieure de la page 77).

Parmi les maladies qui affligent les populations indigènes du Congo, la « maladie du sommeil » est certes la plus grave. Elle est due à un germe actuellement bien connu, le trypanosome de Gambie, introduit dans le corps humain par la piqûre de la mouche « tsétsé » qui prend le virus sur les personnes atteintes de la maladie.

Depuis quelques années, la terrible maladie a pris une extension énorme dans le centre de l'Afrique. Une des causes principales de cet envahissement rapidement progressif, c'est l'insouciance des indigènes. Il est difficile de les accoutumer à une stricte observance des prescriptions de l'hygiène.

En 1899, la Société Belge d'Etudes Coloniales a installé un laboratoire de recherches à Léopoldville. Des postes d'observation médicale ont été créés en ces dernières années, surtout à la limite des territoires non contaminés encore, dans le but d'examiner à leur passage toute personne et de retenir les sujets suspects.





On n'a pas encore découvert le remède à ce mal qui a réellement dépeuplé de grandes étendues de pays; quelques cas de guérison ont pourtant pu être constatés chez des malades récemment atteints.

On n'a non plus jusqu'à présent trouvé le moyen pra-



FORÊT ÉCLAIRCIE ET PRÉPARÉE POUR LA PLANTATION DE CAFÉIERS



STEAMERS EN RÉPARATION

pratique de détruire la mouche « tsétsé ».

Un décret du Souverain alloue un prix de 200.000 francs à quiconque découvrira le remède à la maladie du sommeil.

Rendons ici hommage aux médecins, aux missionnaires, aux religieuses, qui avec un courage, une abnégation qui ne se sont jamais démentis, ont prodigué leurs soins aux mal-



BÉTAIL PROVENANT DU HAUT-NIL



UN FICUS SE DÉVELOPPANT
SUR UN PALMIER ÉLAEIS

heureux noirs atteints par la mortelle maladie.

Il existe, entre autres, à Luluabourg, dans le district du Kasaï, une magnifique Mission dirigée par le R. P. Cambier, où les pauvres malades sont soignés d'une manière admirable. Le P. Cambier consacre, depuis plus de vingt ans, son intelligence et son dévouement à la malheureuse race noire, tâchant de surprendre le secret de la maladie qui sème la mort.

Un de nos compatriotes qui parcourut longuement la Mission, parle ainsi de sa visite:

«...J'ai vu, de mes yeux vu, des malades que l'on apportait moribonds, sales, couverts de boue et d'ordure, et une religieuse, avec douceur, les laver de ses mains.

« J'ai vu des malades dont le corps était couvert d'ulcères énormes. La plaie purulente affectait la forme d'un entonnoir; le fond était du pus, au-dessus un anneau de chairs rouges, puis un anneau de pus, et ainsi de suite. Les ulcères avaient six à sept centimètres de profondeur et se composaient d'une dizaine d'anneaux de cette étrange stratification... »



ETALON PROVENANT DE LA RÉGION DU LAC TCHAD

Le district du lac Léopold II, presque entièrement situé dans la grande forêt, ne présente guère de particularités.

Le lac Léopold II couvre une superficie de 2,500 kilomètres carrés environ; il déverse le trop-plein de ses eaux dans la Lukényé-Mfini, affluent du Kasaï; il a très peu de profondeur .Le long des rives où se montrent quelques îlots rocheux, la navigation est en tout temps dangereuse; à certains endroits, les plages sont formées d'un sable blanc; ailleurs se dressent quelques élévations, allant jusque 10 mètres de hauteur parfois. Les rives nord et ouest principalement présentent d'importants marécages. La forêt s'avance jusqu'à la plage inondée.



POSTE DE KUTU (DISTRICT DU LAC LÉOPOLD II)

Le long de la rive gauche du Kasaï habitent les Basenge. Ces noirs sont grands, le torse court reposant sur de longues jambes. Leur chevelure est longue, partagée en son milieu et formée de tresses qui s'enroulent autour du cou, du menton et de la nuque. Ils ont une physionomie intelligente.

En remontant la Lukényé, on rencontre les Tomba, les Tollo et les Bayombe notamment.

Les Tomba ont comme tatouage deux cercles concentriques sur les tempes, rappelant ainsi les Mongo de l'Equateur.

Les Tollo ont un langage semblable à celui des Mongo, mais leur tatouage diffère tout en étant analogue comme principe. Ils dessinent sur le front, entre les yeux, plusieurs lignes courbes, et sur les côtés du visage une série de demi-cercles parallèles dont l'extérieur, partant du sommet de la tempe, aboutit au lobe de l'oreille, en passant par le coin de l'orbite. Les Tollo sont remarquables par leur longue chevelure tombant en tresse sur le devant des épaules. Leur caractère est belliqueux; ils s'adonnent principalement à la chasse.

Les Bayombe, ou Bagombi, ont comme tatouage une suite de petites lignes verticales dessinant un arc de cercle au-dessus des sourcils. Ils tissent de belles étoffes semblables à celles du Sankuru et sculptent très adroitement le bois.

Sur les rives du lac Léopold II habitent des populations dont le langage est très semblable à celui des indigènes de la Lulonga. Les habitations de cette région sont complètement ouvertes sur une des faces.

Passons maintenant dans le district de l'Ubangi, dont le territoire longe la rive gauche du principal

affluent du Congo, jusqu'au delà de son confluent avec le Bomu, c'est-à-dire où la formidable rivière prend le nom d'Uele.

La partie supérieure du district forme le prolongement de la plaine herbeuse de la vallée de la Bili, qui se joint au Bomu peu avant que cette dernière rivière se jette dans l'Ubangi.



INDIGÈNES DU DISTRICT DU LAC LÉOPOLD II

L'Ubangi, après avoir reçu le Bomu, coule d'abord dans un pays plat, coupé de rivières peu profondes aux rives boisées. Quelques massifs d'arbres tranchent sur l'étendue et la monotonie de la savane. Il traverse bientôt une première série de lignes rocheuses, au milieu d'un site tourmenté et sauvage, d'une réelle grandeur. Jusqu'à Banzyville, où se trouve un nouvel étranglement de la rivière et bien au delà, les rives sont formées de collines boisées vers le sud, dénudées vers le nord dont les territoires appartiennent à la France. L'Ubangi décrit ensuite une boucle vers le nord, traversant de nouveau un pays plat et peu boisé, où il atteint des largeurs de plusieurs kilomètres, coupées d'îles et, aux eaux basses, d'immenses bancs de sable. A Mokoangay, nouveaux obstacles: obstruée par des îlots rocheux, resserrée dans son lit, la rivière franchit en mugissant le « rapide de l'Eléphant », s'engouffre dans les « rapides de l'En-Avant », tourbillonne au passage de Kumba, se jette sur les récifs de Kunda, puis reprend un cours tranquille pendant quelques kilomètres et vient se buter contre les montagnes qui forment la « passe de Zongo ». A partir de là, il entre dans la grande cuve du plateau central congolais et roule paisiblement ses flots puissants jusqu'au fleuve.

Jusqu'aux chutes de Zongo, le sol est assez fertile, mais il est loin d'être aussi riche que celui du cours inférieur de l'Ubangi qui fait partie de la région forestière du Congo central.

Parmi les animaux sauvages, il faut signaler le buffle, l'antilope, l'éléphant particulièrement abondant. Il existe beaucoup d'abeilles, dont les indigènes récoltent le miel. Les cultures sont fréquemment ravagées par les sauterelles.



FÉTICHEUR (DISTRICT DE L'UBANGI)

Les animaux domestiques sont les chèvres, les poules et les chiens.

Les principales peuplades du district sont: les Dendi, qui vivent dans le pays du confluent de l'Uele et du Bomu; les Sango, qui occupent les rives de l'Ubangi en aval des rapides de Cettema; les Banziri, également le long de la rivière, en aval des précédents; les Gobu et les Buaka, plus en aval encore; les Banza, race considérable et belle qui occupe l'intérieur des terres derrière les peuplades riveraines.

La grande occupation des tribus habitant les rives de l'Ubangi est la pêche; ils installent leurs pêcheries dans les rapides, comme le font les Vuagenia des Stanley-Falls; ce sont des pagayeurs hors ligne.

Les gens de l'intérieur sont bons cultivateurs.

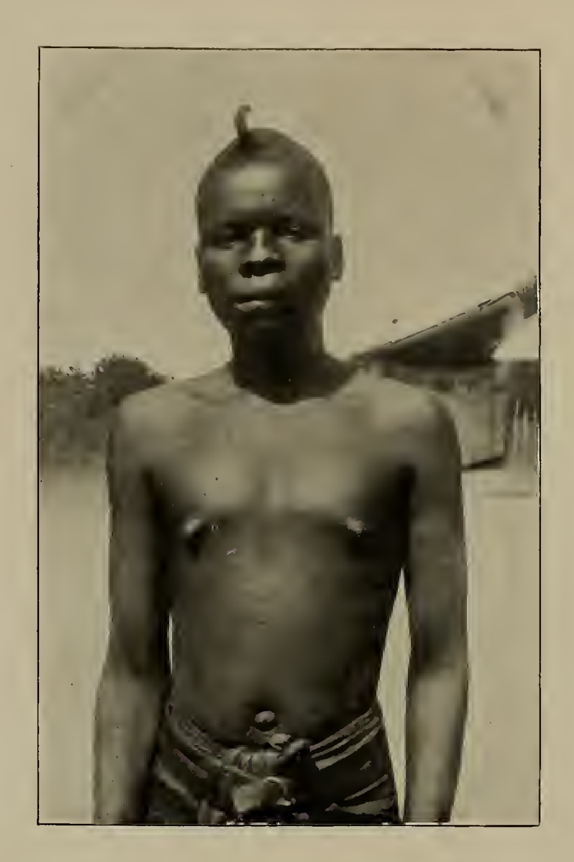
Le « pelele », disque de bois ou d'ivoire inséré dans la lèvre supérieure, est porté par les Gobu, qui se percent aussi la lèvre inférieure et l'allongent, soit avec une rondelle soit au moyen d'aiguilles de cristal de roche.

Tous les peuples de l'Ubangi se tatouent le corps, mais les Buaka le font avec excès.

Nombreux, d'une belle stature et d'un visage agréable, les indigènes de l'Ubangi possèdent, en général, un caractère expansif et gai; ils sont très actifs et intelligents.

Ainsi que nous venons de le faire remarquer, les indigènes riverains s'occupent principalement de pêche. Aux eaux hautes, les hommes mettent des nasses dans les rapides; aux eaux basses, ils passent sur les hauts-fonds à l'aide d'énormes filets. Les femmes prennent le poisson au moyen de paniers et de nasses; le produit de leur pêche est mis au fur et à mesure dans un petit panier étranglé au sommet, attaché au front au moyen d'une corde. Les Banziri sont des pêcheurs par excellence; on les voit à l'étiage abandonner complètement leurs villages pour émigrer sur les bancs de sable. Outre les moyens de pêche cités, ils emploient encore les barrages et aussi la ligne avec hameçons parfois faits d'une épine crochue fixée à une ficelle par une ligature de caoutchouc.
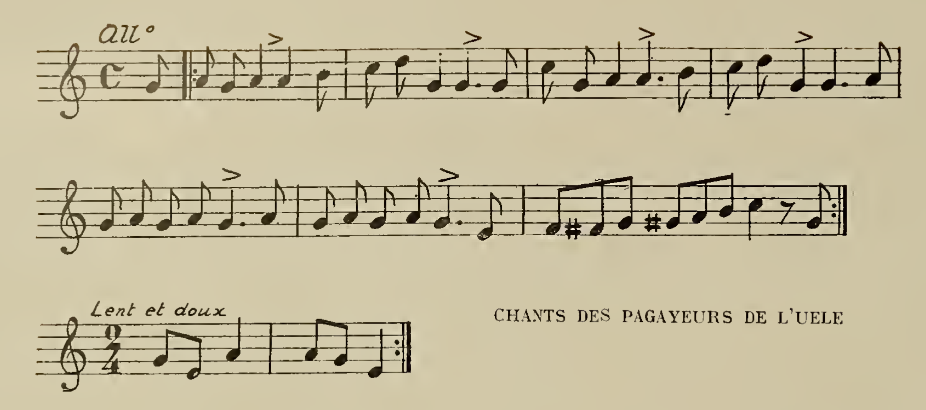
Tous les peuples de la région sont anthropophages. Prisonniers de guerre, esclaves, condamnés à mort sont les victimes ordinaires de leurs horribles agapes.



TYPE SANGO (HAUT-UBANGI)



INDIGÈNES DE L'UBANGI




CHANTS DES PAGAYEURS DE L'UELE

Nous l'avons vu, le cours supérieur de l'Ubangi au delà du confluent de cette rivière et du Bomu, se nomme l'Uele, comme plus haut encore, après avoir reçu le Bomokandi, l'Uele changera son nom en celui de Makua, pour le troquer contre l'appellation de Kibali, de son confluent avec la Dungu jusqu'à ses sources.

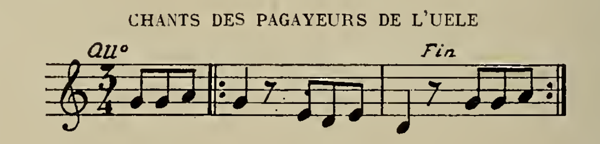
L'immense et superbe région arrosée par l'Uele-Makua-Kibali constitue le district de l'Uele; le cours moyen et supérieur de l'Itimbiri (affluent du Congo) qui perd son nom pour se nommer Rubi, et des rivières qui s'y déversent, sont englobés dans les limites de ce même district, dont relève administrativement l'enclave nilotique de Lado que nous décrirons séparément.

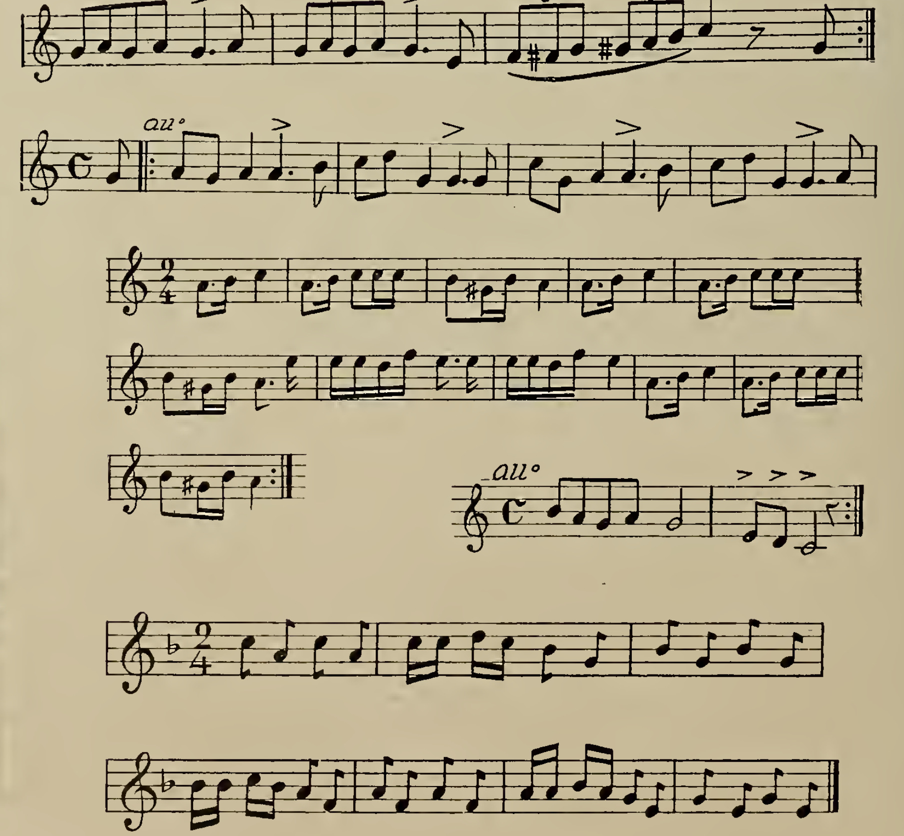
L'importance à tous points de vue de ce territoire a nécessité sa division en quatre zones, dont les limites, tracées du nord au sud et de l'est à l'ouest, coupent le district en quartiers d'une étendue approximativement identique: la zone de l'Uere-Bili, entre l'Uele et la frontière franco-congolaise; la zone du Rubi, au sud de la précédente; la zone du Bomokandi, à l'est de la précédente; la zone de la Gurba-Dungu, qui s'étend au nord de la zone du Bomokandi (donc à l'est de la zone de l'Uere-Bili) jusqu'à la frontière du Bahr-el-Ghazal.

Tout le district de l'Uele est admirablement arrosé; les cours d'eau se développent comme les mailles d'un filet gigantesque, ombragés par une végétation luxuriante. Vers l'est, le pays est accidenté; vers l'ouest, il s'abaisse et forme des ondulations de moins en moins prononcées; en divers points s'élèvent des groupes de monts isolés.

La grande forêt équatoriale couvre à peu près toute la partie du district située au sud de

CHANTS DES PAGAYEURS DE L'UELE






FÉTICHE AZANDÉ

l'Uele jusqu'à son confluent avec le Bomokandi, et le sud de cette dernière rivière; au delà, c'est la savane avec des vestiges de forêts, où toutes les rivières sont bordées d'un rideau d'arbres plus ou moins épais, qui dérobe la vue de la plaine: c'est le pays des galeries, ainsi dénommé des « galeries » de verdure que forment ces rideaux de végétation.



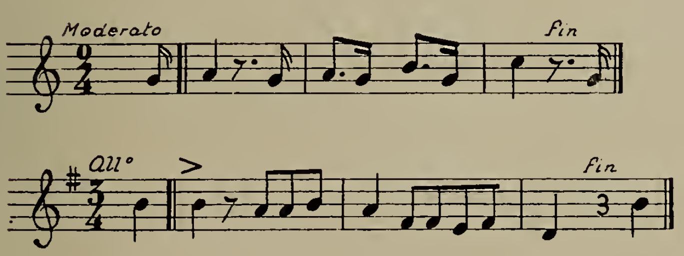
FEMME AZANDÉ
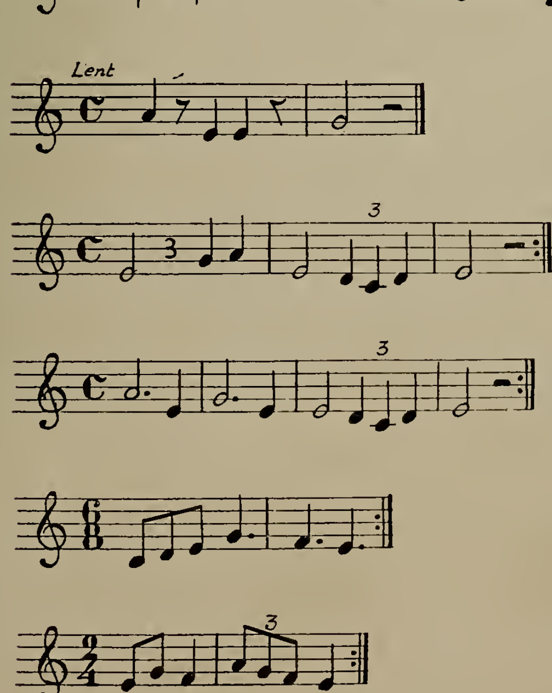
La rivière Uele est constituée par une multitude de petits ruisseaux qui descendent des montagnes Bleues, avoisinant le lac Albert, et où se trouvent aussi, nous l'avons vu, les sources de l'Ituri-Aruwimi. L'Uele coule d'abord dans une plaine herbeuse très mouvementée et projetant de toutes parts de gigantesques rochers. Les rives sont extraordinairement habitées. Le lit de la rivière est sinueux; serpentant entre les collines, franchissant des seuils et des barrages, bordé par des rives dépassant de plusieurs mètres le niveau des hautes eaux, l'Uele se déroule dans un paysage superbe; il est parsemé d'îlots boisés d'où s'élancent les palmiers aux hautes cimes et les plantes grimpantes aux fantastiques enroulements.

Les crues de l'Uele sont considérables et transforment complètement l'aspect du paysage. Lors des hautes eaux, la navigation est des plus difficiles et demande de la part des piroguiers une audace et une adresse stupéfiantes; tous les voyageurs se sont extasiés devant l'habileté des indigènes à manier leurs pirogues au milieu des flots qui les entraînent dans les tourbillons avec une vitesse vertigineuse. Aux eaux basses, le lit de la rivière présente une telle succession de pierres et de roches que l'on se demande si l'on se trouve bien sur un cours d'eau d'une grande importance. A cette époque, les eaux sont limpides et l'on voit le fond rocheux; elles ne descendent des chutes qu'en minces filets argentés et immédiatement en amont des barrages elles sont tranquilles et paraissent sommeiller; la rivière est moins imposante, mais elle est plus riante et surtout plus pittoresque.

Les affluents de l'Uele sont nombreux et beaucoup sont importants. A droite, citons la Dungu, l'Uere et le Bomu; à gauche, le Bomokandi et la Bima. Le Bomokandi, qui est

CHANTS DES PAGAYEURS DE L'UELE









PALISSADE DÉFENSIVE DE LA RÉSIDENCE D'UN CHEF AZANDÉ

presque parallèle à l'Uele, est une rivière considérable; sa largeur varie entre 200 et 300 mètres; on rencontre des îles sur tout son parcours.

L'Uele et le Bomokandi marquent, répétons-le, la lisière septentrionale de la grande forêt équatoriale; l'Uele marque aussi, mais d'une manière indécise, la limite du pays du manioc et de la région des graines.



UNE PARTIE DU HARAS DE BAMBILI (ZONE DE L'UERE-BILI)

L'éléphant est très commun; on commence à rencontrer les rhinocéros bicornes, les lions et les girafes; l'okapi, ce curieux animal dont il a été tant question en ces dernières années, se rencontre dans la forêt; à certains endroits, les léopards sont tellement abondants qu'ils constituent un véritable danger public; les rivières abritent de nombreux hippopotames; comme dans tous les pays de plaines, les buffles et les antilopes circulent en grandes quantités.

La faune domestique comprend des chèvres et surtout des poules.

Le district de l'Uele est fort peuplé. Les peuplades remarquables sont: les Azandé, les Bakango, les Ababua, les Abarambos, les Mangbètu.

Les Azandé s'étendent au-dessus de l'Uele depuis le Bomu jusque près du Nil; quelques groupes d'indigènes de cette belle race sont installés au sud de l'Uele et dans la région du Bomokandi. Les Azandé, ou Niam-Niam, présentent deux branches distinctes: à l'ouest, les Abandja; à l'est, les Avungura.

Les Azandé ont la tête ronde et large; leurs yeux sont fendus en amande; les sourcils sont épais et bien marqués; le nez est d'une faible saillie; l'ensemble du visage est arrondi. Leur taille est d'une bonne moyenne; ils sont de complexion vigoureuse. Les Abandja se distinguent par un tatouage horizontal sur le front; les Avungura par des carrés tatoués remplis de points, placés indifféremment sur le front, les tempes, les joues, et par une cartouche en forme d'X sur la poitrine. Depuis le passage des Egyptiens dans leur pays, avant l'occupation par l'Etat du Congo, beaucoup d'Azandé ont sur chaque joue trois lignes parallèles, marque des tribus soudanaises. Les hommes se donnent beaucoup de mal pour accommoder leur chevelure en un certain nombre de petites tresses qui retombent en couronne autour de la tête; chez les femmes, la diversité des coiffures est extraordinaire.

Les Ababua habitent entre le Bomokandi, le Rubi et son affluent de droite, la Likati. Le type de l'Ababua n'est pas très caractéristique. Il a comme tatouage sur le front une bande latérale ou en V très ouvert, tracée par trois, quatre ou cinq lignes de petits points.

Les Bakango habitent les rives de l'Uele moyen. C'est un peuple de pêcheurs, très paisible, d'une habileté merveilleuse dans le maniement des pirogues qu'ils guident avec une sûreté extraordinaire dans les rapides les plus violents.



*Au-dessus:* LA RIVIÈRE UELE, AUX EAUX BASSES, DEVANT LA STATION DE BAMBILI. — VANNIERS TRESSANT DES PANIERS A CAOUTCHOUC
*Au centre:* UN COIN DE L'ENCEINTE DU CAMP DE L'UERE
*Au-dessous:* UN COIN DU CAMP DE L'UERE — LE QUARTIER DES AUTRUCHES AU CAMP DE L'UERE

Les Abarambo sont établis entre le cours inférieur du Bomokandi et l'Uele. Ils ont le teint assez clair et sont généralement bien faits; ils ne se tatouent guère. Ce sont des gens très paisibles, d'un commerce agréable.

Les pays des Mangbètu confine, à l'ouest, à celui des Abarambo; il s'étend au nord jusqu'à l'Uele et est traversé par le haut Bomokandi. De haute taille, bien conformés et bien proportionnés (voir la gravure centrale de la page 93), les Mangbètu se distinguent par des traits presque sémitiques; nombre d'entre eux ont même le nez aquilin. Ils sont à maints égards au premier rang des populations africaines. Ils ne se défigurent pas par des tatouages, mais se bariolent le corps avec le suc bleu-foncé d'une plante. L'arrangement de la chevelure des femmes est fort curieux; les cheveux du sommet et du derrière de la tête forment un chignon cylindrique, soutenu par une carcasse en roseau, et autour duquel s'enroule, à la façon d'une ligature très serrée, à partir du milieu du front, une mince cordelette tressée. Parmi les chefs surtout, on rencontre des hommes qui ont adopté cette même coiffure. Les hommes por-



UN COIN DU POSTE DE CULTURE DE NALA (ZONE DU BOMOKANDI)

tent un bonnet de paille tressée, à section carrée, maintenu par des épingles en fer ou en ivoire. Plus l'édifice capillaire donne à la tête une forme allongée, plus il est beau; aussi les mères mangbètu compriment-elles la tête de leurs nouveau-nés au moyen de minces bandelettes d'écorce, de manière à étendre le crâne vers l'arrière et d'assurer ainsi à leurs enfants devenus adultes un avantage physique hautement apprécié. Il est à constater que cette déformation crânienne, souvent très prononcée, ne semble, en aucune façon, entraver le développement intellectuel des Mangbètu, qui sont à placer, répétons-le, au premier rang des populations noires.

Les populations de l'Uele, surtout celles de la savane, cultivent le maïs, la patate douce, l'igname, le manioc, le bananier, la courge, etc. Ils fabriquent de la bière de maïs et d'élusine; cette dernière, faite par les femmes azandé, abarambo et mangbètu, est très agréable à boire; elle offre beaucoup d'analogie comme goût avec la bière de Diest.

Toutes les habitations de la région, sauf dans certaines parties de la grande forêt, sont circulaires, avec un toit conique en chaume ou en feuilles; chez les Azandé et surtout chez les Mangbètu, on rencontre de ces habitations qui sont fort spacieuses (voir la gravure supérieure de la page 93). Chez ces derniers, au centre de chaque village principal (celui où réside le chef) se dresse une halle au toit en courbe gracieuse, qui atteint parfois des proportions énormes; c'est là qu'ont lieu les assemblées politiques importantes.

Outre les armes habituelles: lances, flèches, etc., les Azandé utilisent un couteau à lancer à plusieurs branches, les Mangbètu un couteau-faucille souvent fort bien travaillé et un grand sabre que les Azandé ont aussi adopté.

La condition de la femme mangbètu est supérieure à celle de ses sœurs des autres peuplades congolaises. Elle jouit d'une grande liberté; elle assiste aux réunions politiques où elle a son mot à dire.

Les forgerons mangbètu sont fort ingénieux, en dépit de l'outillage rudimentaire dont ils disposent: un soufflet fait de deux vases en terre dont les orifices sont fermés par une peau lâche ou des feuilles de bananier peu tendues, percées par un bâton qui permet d'abaisser et de relever alternativement cette couverture, de façon à provoquer un mouvement d'air par le tuyau en bois ou en terre qui part du fond des récipients pour aboutir au foyer; l'enclume est une simple masse de fer, en forme de gros clou, fichée en terre; les marteaux sont tout à fait primitifs, et un morceau de gneiss ou de grès très fin sert de lime. Sur la photographie du centre de la page 93, on aperçoit un des récipients servant de soufflet; un garçonnet, debout, tient en main les tiges qui action-



POSTE DE MASIDJADÈ (ZONE DU BOMOKANDI)

nent la soufflerie; devant chacun des personnages assis au premier plan à droite et à gauche, on distingue une enclume telle que celle que nous venons de décrire. Ces forgerons, avec des outils si peu perfectionnés, parviennent, à force d'adresse et de patience, à préparer du fil de fer parfait, des anneaux, des bracelets, des chainettes à maillons très fins, etc., d'un travail réellement remarquable. Le cuivre et le laiton sont ouvragés par eux de la même façon.




PORTEURS ABABUA AU REPOS (ZONE DU RUBI)

Les Mangbètu ne se montrent pas moins habiles dans le parti qu'ils savent tirer du bois; c'est ainsi qu'on peut voir sur la grande gravure de la page 95: au premier plan, à droite, un spécimen de « calabra », lit construit en lames de rachis de palmier raphia; au centre, un siège fait de bâtons entrecroisés, en bois très léger; à gauche, des tabourets, dont se servent d'ordinaire les femmes et qu'on appelle « nebala », sièges à un pied taillés dans un seul morceau de bois et souvent sculptés à jour avec beaucoup de goût et un réel souci d'art.

C'est dans le district de l'Uele que se poursuivent de très intéressantes expériences de domestication et de dressage de l'éléphant, qui, commencées à Kira-Vungu, entre l'Uele et le Bomokandi, se poursuivent à Api, poste situé sur la rivière Uere.

L'éléphant d'Afrique est plus grand que celui des Indes; il a la tête plus plate, les oreilles considérablement plus grandes et les défenses plus développées. Il vit rarement seul; le plus souvent on rencontre des groupes de trois à six individus, mais il n'est pas rare de voir de véritables troupeaux comprenant vingt, trente, cent individus, et même, assurent des témoins dignes de foi, plusieurs centaines d'animaux.

Pour capturer les énormes proboscidiens, les indigènes emploient les procédés les plus divers.

Le plus meurtrier assurément, mais aussi celui qui nécessite le plus grand nombre de chasseurs, c'est la traque par le feu. Elle se pratique au début de la saison sèche, au moment où les savanes sont en état d'être incendiées. Cette chasse est une sorte de réjouissance publique. Plusieurs jours avant la



POSTE DE SURANGO (ZONE DU BOMOKANDI)



VILLAGE DES RIVES DU RUBI. — APPEL DU PERSONNEL A SURANGO (ZONE DU BOMOKANDI)

traque déjà, des rabatteurs suivent les troupeaux d'éléphants à la piste et s'efforcent de les rabattre peu à peu vers la plaine où le massacre aura lieu. Le grand jour arrivé, tous les hommes valides sont mobilisés et le chef lui-même préside à la chasse. Plusieurs centaines, parfois des milliers d'indigènes en armes pourvus de trompes, de bambous, de gongs, enserrent les animaux rabattus précédemment dans un immense cercle, dont la plaine désignée est le centre. Les éléphants affolés, rencontrant partout le même obstacle à leur fuite, se réunissent insensiblement. Il arrive fréquemment que des animaux plus hardis que les autres forcent la ligne des traqueurs en passant sur le corps de ceux-ci. Les autres une fois rassemblés au point favorable, le feu est mis aux quatre coins de la plaine, fermant toute issue. Les pauvres animaux chargent éperdûment mais se heurtent partout à une muraille de flammes, les uns y périssent immédiatement, d'autres, aveuglés, deviennent une cible facile aux lances et aux balles, d'autres enfin s'échappent, mais couverts de brûlures sur tout le corps, ils sont bientôt abattus. Bref, tous sont voués à une mort certaine, et il n'est pas rare de voir périr dans ces traques, dix, vingt, cinquante éléphants, sans compter le petit gibier qui partage leur sort. Ces chasses sont désastreuses. Aussi le Gouvernement les empêche-t-il dans la mesure du possible.



VILLAGE MANGBÈTU



FORGERONS MANGBÈTU (voir le texte)

Un second procédé est en usage chez les Azandé. Ils emploient à cet effet une sagaie spéciale, constituée par un puissant fer, mesurant 10 centimètres environ dans sa plus grande largeur, sur une longueur de 60 à 80 centimètres. Ce fer est emmanché solidement sur une hampe de bois fort et lourd formant contre-poids et devant agir par son inertie. Cette hampe est fortement élargie vers le bout et la longueur totale de l'arme atteint $1^{m}25$ à $1^{m}50$ environ. Le fer est empoisonné au moyen du suc de l'euphorbe-candélabre (voir la gravure de la page 24). Voici comment on s'en sert: un chasseur d'élite s'embusque, armé de la sagaie, dans un arbre situé sur le passage habituel des éléphants que l'on veut attaquer; des rabatteurs amènent peu à peu le gibier dans la direction,



LE MARCHÉ DES MANGBÈTU A NYANGARA
(ZONE DU BOMOKANDI)



LES CHASSEURS D'ÉLÉPHANTS

ÉLÉPHANTS AU DRESSAGE EN PROMENADE

LA CAPTURE ET LE DRESSAGE DES ÉLÉPHANTS (voir le texte)
LE PREMIER ÉLÉPHANT CAPTURÉ POUR LE DRESSAGE





JEUNES ÉLÉPHANTS AU DRESSAGE (voir le texte)



POSTE DE NALA (ZONE DU BOMOKANDI). — QUARTIER DES SOLDATS

essayant même de le blesser déjà au moyen de sagaies ordinaires, afin de l'affaiblir ou de gêner sa marche.

Le taillis a été habilement préparé, au préalable, afin d'engager les animaux dans le chemin dangereux. Au moment où ils passent sous l'arbre où est juché le chasseur, celui-ci plante vivement l'arme dans la nuque de l'un d'eux, visant la colonne vertébrale. Si celle-ci n'est pas atteinte et si la bête peut fuir, le ballottement de la lourde lance, dont tout le fer a pénétré dans les chairs, ne tarde pas à déterminer une hémorragie telle, que l'animal affaibli s'abat et se laisse aisément achever par les chasseurs qui l'ont suivi à la piste. Une variété de ce mode de chasse consiste à remplacer le chasseur, porteur de la sagaie, par un appareil automatique qui agit par déclanchement au moment du passage de la bête.



FABRICATION DE LA FARINE

(Les graines sont broyées entre deux pierres; la farine ainsi obtenue est étendue au soleil).

Un troisième procédé de chasse, employé du reste pour tout gibier, et autant par les Ababua que par les Azandé, consiste dans l'établissement de trappes, véritables trous-à-loups, disposés en longues séries linéaires et s'étendant parfois sur un parcours de plusieurs centaines de mètres. On rabat vers elle le gibier. Chaque fosse mesure trois

à quatre mètres de profondeur, $1^{m}50$ à la bouche et $0^{m}75$ au plafond, sur quatre mètres de longueur à la bouche et trois seulement au plafond. Quand l'animal y tombe, il reste suspendu et ne peut reprendre appui sur ses membres. L'ouverture se dissimule habilement sous un léger clayonnage recouvert de terre,



STATION DE DUNGU (ZONE DE LA GURBA-DUNGU), AU CONFLUENT DU KIBALI [illegible] DUNGU

(La rivière qui se voit sur la photographie est la Dungu. — Les sortes de flèches [illegible] on remarque sur la droite du cliché furent dessinées par un... lézard qui, pendant que la plaque photographique était mise à sécher, s'avisa d'y vouloir grimper; de là proviennent les raies bizarres qui strient la gravure).

de feuilles et d'herbes, et le fond est souvent garni de pieux aiguisés où la bête s'empale. Il faut ne pas tarder à achever la prise à coups de lance ou de fusil, car sans cela les éléphants viennent rapidement délivrer le prisonnier en le tirant de sa position difficile au moyen de la trompe.

Les peuplades de la forêt, plus sauvages que les Azandé et souvent plus hardies, n'hésitent pas à attaquer l'éléphant à la lance.

L'Ababua s'approche doucement de la bête en se glissant dans les broussailles, tel un véritable chat sauvage, et la frappe à la gorge, dans la région des carotides, au moyen de sa lance au large fer, enduit d'un poison spécial, dont il ne peut garnir son arme qu'au dernier moment, de peur de voir le fer rapidement rongé, et dont la composition est encore le secret des féticheurs. L'animal blessé fuit, mais faiblit rapidement tant par la perte de son sang que par l'effet strychnisant du poison, et ne tarde pas à succomber. Les Mangbettu agissent de même. Quant aux Akka, ou Tikki-Tikki, les nains de l'Uele, dont la hardiesse comme chasseurs est sans égale, ils se suspendent d'une main à la queue de l'éléphant, tandis qu'ils lui lardent le ventre de coups répétés de leur minuscule lance.



UN CHEF AZANDÉ



ARBRE CROISSANT DANS UNE FRACTURE DE ROCHE GRANITIQUE

(L'explication du phénomène curieux que montrent ces deux photographies prises à angle droit l'une de l'autre, apparaît fort simple: une graine est tombée dans une fissure de la roche; elle y a germé dans une légère couche de terre végétale apportée par le vent; la plante s'est développée, mais a dû adopter une forme toute spéciale; à la sortie de cette sorte de mâchoire de granit, l'arbre s'épanouit et prend sa forme cylindrique naturelle. C'est là un bel exemple des re[illegible]t de la souplesse de la vie végétale qui se plie dans une certaine mesure aux conditions anormales dans lesquelles le hasard place la plante.)



Pour capturer les jeunes éléphants destinés à l'établissement de dressage d'Api, on a d'abord essayé des trappes [illegible] du rabattage dans une enceinte palissadée, pour s'arrêter finalement au procédé suivant: les chasseurs s'approchent sans bruit du troupeau d'éléphants; s'il s'y trouve une bête



LA RIVIÈRE DUNGU ET LA SAVANE (HAUT-UELE)



POSTE DE FARADJE, SUR LA RIVE GAUCHE DE LA DUNGU

en âge de subir utilement le dressage, on abat la mère et par le bruit de salves répétées et des clameurs on fait fuir le restant du troupeau. Dès le premier coup de feu, des chasseurs se sont précipités sur l'éléphanteau, l'ont saisi par la queue, les oreilles, les défenses, la trompe, puis l'ont ligotté. On le dirige ensuite sur le poste d'Api. Peu à peu, à force de patience et de douceur de ses cornacs, la jeune bête prend confiance, et bientôt on peut la laisser journellement sortir de son enclos et pâturer dans les environs. Ce résultat obtenu, on l'habitue à porter un de ses cornacs ou des fardeaux. Ces expériences se continuent régulièrement et les résultats déjà acquis font bien augurer de l'avenir.



ROCHE FENDUE PAR UNE SECOUSSE SISMIQUE

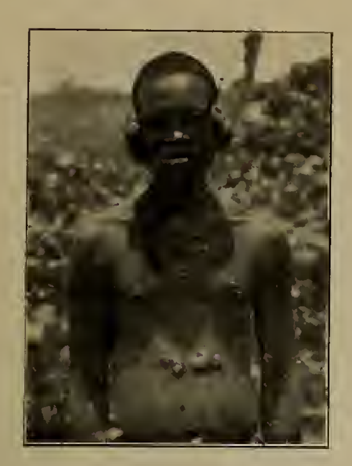
EXEMPLE TYPIQUE D'ADAPTATION D'UN FICUS

(Un peu de terre soulevée par le vent est venue s'arrêter dans une crevasse de la roche; une graine entraînée à son tour par le vent ou tombée du bec d'un oiseau, a été déposée dans la même fente. La pluie a pénétré dans la fissure et la graine a germé. La plante est un ficus (voir la gravure du bas de la page 40), végétal extrêmement avide de nourriture; le peu de terre renfermée dans la crevasse ne lui suffisant pas, le ficus, s'adaptant aux conditions de vie qui lui sont faites, a projeté vers le sol, en ligne droite le long de la roche, une racine chargée d'aller rechercher la bonne terre profonde qui doit alimenter la plante. Cette racine n'a pas moins de 12 mètres de longueur).

Le dressage de l'éléphant sur une grande échelle, permettrait la suppression du portage à dos d'homme, cette plaie de l'Afrique tropicale. En attendant, pour soulager les populations de l'Uele, on construit une route carrossable, que parcourent des camions automobiles, entre Buta, point extrême de la navigation à vapeur sur l'Itimbiri, et Bambili, au confluent de l'Uele et du Bomokandi; de ce dernier point les marchandises peuvent être aisément convoyées par eau. Plus loin, entre le haut Uele et le Nil, des chariots traînés par des zébus (bœufs à bosse) assurent en grande partie le service des transports sur une longueur de plusieurs centaines de kilomètres.

La province dite « enclave de Lado » n'appartient que temporairement à notre colonie; en effet, par un accord intervenu entre l'Etat du Congo, dont nous avons repris les territoires, et la Grande-Bretagne, cette province devra être remise au gouvernement anglo-soudanais six mois après la cessation du règne de S. M. le roi Léopold II.

L'enclave comprend le territoire délimité par le Nil, de Mahagi sur le lac Albert au parallèle 5° 30' de latitude nord, ce même parallèle jusqu'à son intersection avec le 30e méridien Est de Greenwich, ce méridien jusqu'à la ligne de partage des eaux des bassins du Nil et du Congo, puis cette ligne de partage jusqu'à la hauteur de Mahagi.



INDIGÈNE KALIKO (ENCLAVE DE LADO)

Les oreilles sont déformées par un tatouage mal réussi.
Malgré les risques d'affreuses boursouflures que produit un tatouage mal fait, un noir n'hésite jamais au désir de se faire couvrir le corps, en tout ou en partie, de lignes, de pois, de loupes, d'excroissances diverses : tatouages de race ou tatouages de fantaisie, ou encore tatouages servant à rappeler des événements mémorables : nubilité, mariage, naissance du premier, du second enfant, etc.



HUTTE ET GRENIER A PROVISIONS DANS LA VALLÉE D'UN AFFLUENT DU NIL

L'enclave de Lado, que traverse une seule rivière de quelque importance, le Yéi, est occupée par de nombreuses peuplades: les Bari, à proximité du Nil, qui possedent de beaux troupeaux de gros bétail, de moutons et de chèvres; les Fadjulu; les Moru; les Abukaya; les Mundu; les Makrakra; les Kaliko, aux sources du Yéi; les Kakua, sur le Yéi; les Kuku; les Madi; les Lur; les Lugwaré, etc.



OBSERVATOIRE DU FORT DES BELLES-SOURCES (FRONTIÈRE DU BAHR-EL-GHAZAL)

Les stations situées sur le Nil sont reliées à Khartoum par une ligne de navigation régulière.

La flore et la faune sont variées dans l'enclave de Lado.

Parmi les végétaux utiles, signalons l'arbre à beurre (bassia), le tamarin, la sanseviere; les indigènes cultivent l'éleusine (sorte de millet), la courge, le maïs, le sorgho, le sésame, le bananier, etc.

La faune comporte le lion, le léopard, l'éléphant, l'hippopotame, le rhinocéros, le buffle, le zèbre, la girafe, les antilopes, beaucoup d'espèces d'oiseaux.

Dans l'enclave de Lado, comme aussi dans le district de l'Uele, le noir confectionne des ruches en paille de roseau qu'il coud en spires avec des fibres végétales ainsi que le font certains apiculteurs de notre pays. La ruche est cylindrique, régulière; elle a un mètre de long et 30 cm. de diamètre; aux extrémités sont placés deux



UNE RUCHE INDIGÈNE (voir le texte)

couvercles circulaires ; à l'un de ces couvercles est percé un trou de quelques centimètres d'ouverture. Les ruches finies, l'indigène va les placer sur des arbres, à 5 ou 6 mètres du sol, et cela à l'époque de l'essaimage; les essaims errants s'y logent d'instinct. Le noir a soin de poser la ruche horizontalement, de façon que l'avant et l'arrière reposent respectivement sur une fourche formée par les branches de l'arbre(voir la photographie ci-contre). Le moment de la récolte venu, l'apiculteur se rend au rucher aérien, bouche le trou de vol et descend les ruches qui sont transportées au village; près d'un grand feu, la nuit venue, le couvercle d'arrière est enlevé, les rayons sont arrachés rapidement et jetés pêle-mêle dans des pots pendant que les abeilles furieuses se grillent.




LA RIVIÈRE YÉI AUX RAPIDES LAMBERMONT (ENCLAVE DE LADO)

Les indigènes azandé récoltent le miel d'une façon toute primitive, sans guère s'inquiéter des piqûres. Ils déposent dans des morceaux d'étoffe les rayons de miel, puis ils les pressent à la main. Le jus obtenu a une couleur brun clair; il est de saveur inférieure. Ils le font bouillir afin de le conserver plus longtemps et, de fait, il ne fermente pas; alors il est plus rouge. Il est déposé dans des pots en terre de 5 à 6 litres que les noirs fabriquent eux-mêmes. Ces vases sont fermés avec des feuilles de bananier que les




ROCHES ÉRODÉES PAR LES EAUX
(Cette photographie a été prise aux basses eaux. Lors des crues, les roches ont subi l'action érosive des eaux qui ont creusé des séries d'alvéoles dans les blocs granitiques. La roche du premier plan notamment est absolument « gauffrée » en dépit de sa dureté).



PIC MILZ (MONT MOUGWA). — (ENCLAVE DE LADO)



DOUBLE PIC LO-POGO (ENCLAVE DE LADO)



RETOUR DE LA CHASSE A L'HIPPOPOTAME

indigènes passent au feu et auxquelles ils arrachent les nervures. Ainsi traitées, les feuilles ont de la souplesse et de la résistance. Une ligature en fibres végétales fixe hermétiquement ce couvercle primitif.

Chez d'autres peuplades, on fait fermenter le miel avec de l'eau, dans de grands pots. Lorsque cette boisson a acquis une saveur aigrelette, ils la consomment. Le miel est également ajouté à certaines bières du pays.

Les ressources mellifères des différentes régions du nord-est de la colonie sont considérables, au point que pendant l'occupation égyptienne l'administration exigeait des indigènes le paiement d'un tribut en miel.

Mais autant les abeilles ordinaires se chargent de fournir un appoint agréable à la nourriture du noir, autant les abeilles dites « cartonnières » inspirent une sérieuse crainte aux indigènes. Ces insectes suspendent leurs bâtisses en forme de cœur aux arbres qui garnissent les rives de l'Uele et des rivières qui s'y jettent. Ces abeilles, d'un gris cendré, sont groupées en essaim sur leurs rayons; elles sont très méchantes, aussi est-ce en silence et en faisant le moins de mouvements possible que les pagayeurs filent en pirogue sous les nids de ces incommodants insectes. Une fois passés, ils manœuvrent de plus belle leurs pagaies pour se mettre hors de portée des douloureuses piqûres que prodiguent les cartonnières.

Voici terminée notre longue visite de notre belle colonie, hier encore « Etat Indépendant du Congo ».

Depuis le 18 Octobre 1908, le territoire de l'Etat du Congo est devenu possession belge. Notre pays s'est agrandi de 2,400,000 kilomètres carrés, peuplés par une population estimée à 15 millions d'habitants.

Nous reprenons une vaste contrée déjà appropriée en partie. Les Belges en feront bientôt une des plus belles colonies du monde et la tâche civilisatrice qu'a assumée notre pays ne sera pas au-dessus de ses forces.

TRAVAIL ET PROGRÈS demeurera la devise que justifieront nos efforts.






LIBRARIES SMITHSONIAN INSTITUTION
SMITHSONIAN INSTITUTION WASHINGTON DC


SMITHSONIAN INSTITUTION LIBRARIES
SMITHSONIAN INSTITUTION WASHINGTON DC
ICI '86

